5me ANNÉE. — No 8 AOUT 1906

REVUE COSMIQUE

SYNTHÈSE DE LA TRADITION COSMIQUE

(Suite)

La possibilité des graves résultats qui peuvent naître de la dissociation de l'atome peut paraitre étrange à ceux qui ne sont pas accoutumés à penser cosmiquement à l'égard de l'unification intégrale de la matière : la science (moderne) est accoutumée plutôt à ce qui a été assez justement appelé la non-science de la division. Ainsi le minéral, le végétal, et l'animal (non humain et humain) l'étheré, le gazeux, le liquide et le soi-disant solide ont été considérés comme des états bien distincts ; c'est seulement par les investigations relativement récentes, illuminées partiellement par un plus pur et plus puissant Soph, qu'il a été démontré que la vie et le développement organiques existent dans le règne minéral aussi bien que dans les règnes végétal et animal aux variétés innombrables mais, en ordre, sans rupture entre les gradations. Très originale est cette remarque d'un philosophe du passé : « L'assimilation n'est possible qu'au moyen du rapport : si vous avez

besoin d'une preuve du rapport des êtres, vous n'avez qu'à considérer que la sustentation est proportionnée à l'assimilation, et que le végétal se soutient du minéral, l'animal herbivore du végétal et l'animal carnivore du végétal et de l'animal herbivore, l'animal humain du minéral, du végétal et des animaux herbivores et carnivores, et les Dieux personnels de l'homme. » Les recherches du noble homme et vrai philosophe, Michel Faraday, à qui soient tout honneur et toute louange, à jamais ont prouvé par la liquéfaction des gaz le rapport entre l'état gazeux et l'état liquide. Onze ans après la dissociation de ce véritablement grand homme Psycho-intellectuel, Cailletet transforma en liquide l'air respirable, l'azote et l'oxygène ; tout récemment M. Demar a transformé en liquide l'hydrogène et actuellement la noble avant-garde des chercheurs intellectuels reconnait la possibilité de la continuité entre les états gazeux et liquides et le soi-disant solide. Entre diverses réalisations de possibilités bienfaisantes, reste l'éthérisation de l'air; au moyen de laquelle l'air respirable sera plus richement et plus pleinement vivifié. Pas à pas, le vrai et libre chercheur arrivera immanquablement à cette base de l'axiome cosmique que la substance intégrale est le vêtement et la manifestation du Sans Forme, et que ce vêtement doit être sans couture : Sur cette base, quels majestueux domes et quels superbes palais, dont les fondements seront sûrs, peuvent être érigés ! quelles magnifiques hauteurs peuvent se dévoiler, lorsque l'étudiant montera les gradations et comprendra de plus en plus pleinement à chaque étape progressive la beauté surprenante de l'unification cosmique.

L'admirable progrès de la science moderne est dû en assez grande mesure au progrès apporté au perfectionnement des appareils qui aident les organes visuels nervo-physiques à discerner ce qui, sans leur aide, resterait pour le chercheur dans le domaine de l'inconnu, et partant le mystère du non sentientable ; mais tout en admirant et appréciant

à sa juste valeur chaque amélioration de ces beaux et utiles appareils, le Cosmosophe fera bien de se souvenir que les organes des sens nervo-physiques sont le moyen par lequel les organes des sens nerveux sont vêtus et se manifestent; que les sens nerveux sont les vitalisateurs des sens nervo-physiques : et qu'entre les sens nerveux et les sens nervo-physiques il n'y a aucune division, aucune brusque transition, mais que la raréfaction et la densité se confondent graduellement comme du minéral on passe au végétal et du végétal à l'animal, du solide au liquide, du liquide au gazeux, et de l'aérien à l'éthérique. Donc il s'ensuit que comme de l'éthérisation de l'air, de l'aération de de l'eau et de l'arrosage du sol dépend principalement leur capacité de sustentation, de même des organes des sens nerveux dépendent les organes des sens nervo-physiques ; par conséquent, *par le développement du degré d'être nerveux, ce qu'aucun appareil fait des mains n'est capable d'amener à la portée de la sentientation humaine peut être et est sentientable.* Ainsi, en proportion de l'évolution de l'homme est sa connaissance de tout ce qui est connaissable des raréfactions quaternaires qui sont unies en ordre cosmique comme l'homme psycho-intellectuel, l'animal, le le végétal et le minéral, et comme le solide, le liquide, le gazeux et l'éthéré.

Personne ne peut aspirer à un but dont il n'a aucune conception et la raison d'être de la partielle révélation de la Tradition Cosmique est que le Psycho Intellectuel ou homme évolué puisse saisir, selon ses capacités, la vaste étendue des horizons qui s'ouvrent devant lui et ainsi être capable de se rendre apte à remplir son rôle merveilleux dans le cosmos de l'être, selon l'axiome de la base « Sur la terre l'homme est le principal évoluteur, » Et ceci naturellement puisque « Aux époques de classification et de « reclassification de la matière des matérialismes (laquelle « est d'une densité plus grande que celle qui constitue les « éthérismes) ces attributs de la cause cosmique ont pro-

« duit l'un après l'autre, selon leur ordre, deux émanations « ou même plus. Ces émanations ont attiré la plus raréfiée « et la plus radiante de la matière mélangée des matéria- « lismes et s'en sont revêtues. L'Emanation qui s'est répan- « due dans cette matière mélangée des matérialismes a « produit, dans chaque état de densité, des Formations à sa « propre similitude et leur a donné l'empire sur l'état où « elles étaient formées.

« L'Emanation de l'attribut qui s'est dilatée a produit à « son tour une deuxième Formation qu'elle a revêtue de la « densité de la Matière des Matérialismes dans tous les états « abordables et dans leurs degrés. (1)

La deuxième formation, vêtue de la substance la plus radiante et la plus raréfiée (légère, élastique, résistante et lumineuse par elle-même) est Kahi le représentant humain terrestre des forces attributales. C'est l'œuvre du Cosmosophe non seulement d'améliorer l'actuel état triste et dégradant de l'humanité collective, mais d'éclairer l'homme évolué à l'égard de l'étendue de ses aptitudes et de sa conséquente capacité de réaliser les plus splendides possibilités, selon l'enseignement de la Tradition Cosmique; « L'unique « limite d'évolution des formations individuelles est celle « de leurs propres capacités et du développement de ces « capacités: c'est de cette limite que dépendent leur recep- « tion des forces divines et leur capacité d'y répondre. Ce « qui pour vous est l'impensable est pour moi le pensable « et ce qui pour vous est sentientable est pour moi insen- « tientable. Ce n'est que quand la chaine de l'Être sera « perfectionnée que, comme un seul être, nous parvien- « drons à la connaissance de tout ce qui est connaissable, « et que par nous ainsi perfectionné, tout ce qui est de « l'individualité se développera et se perfectionnera dans « son Intégralité. » (2)

(1) Voir le 1er vol. de la Tradition, page 7.
(2) Voir le 1er vol. de la Tradition, page 23.

Les plus formidables pierres d'achoppement dans le chemin de l'homme évolué vers la voie de la connaissance qui conduit au but *transmuable parce que relatif* de la vérité, le culte, le code et la coutume nous semblent naturels. Les pionniers de la science libre ont au moins en partie ôté du chemin la première pierre et beaucoup se servent de toute leur énergie, de tout leur bon sens et de toute leur influence pour ciseler la deuxième en une chose qui soit proportionnée à son entourage : mais la troisième, la coutume, est à peine touchée ; ce sont certaines habitudes de pensée, une certaine ornière du raisonnement, une certaine base fixe sur laquelle presque tous les édifices intellectuels et scientifiques sont basés, qui lient ceux même qui désirent le plus être libres et sans parti pris et qui savent que cette pierre d'achoppement est une lourde entrave.

Trop souvent les adeptes des écoles variées conçoivent, sentientent, pensent et construisent selon et sur certains axiomes fondamentaux dont il faudra des siècles pour prouver l'imperfection.

L'unique moyen de la libre recherche est *d'apprendre à penser cosmiquement, à penser par soi-même.* En d'autres mots de faire usage des facultés individuelles ; en proportion de cet usage, l'individu devient capable de prendre sa propre place et de remplir son rôle spécial dans le Cosmos de l'Etre.

L'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin du moyen pratique et logique d'améliorer l'actuel état triste et lamentable de l'humanité est l'Education. Le point de départ sur lequel le Cosmosophe doit apporter toute son intelligence, toute sa bonne volonté, toute son énergie, toute son influence est l'Education. L'Education effectuera facilement et pacifiquement ce qu'aucune coercition de lois inefficaces et même néfastes, parce que non naturelles, ne peut accomplir.

L'Education consiste premièrement à prendre conscience

et ensuite à développer la conception individuelle, puis à la matérialiser par la pensée qui est formation et par sa manifestation actuelle, par la science, l'art et le métier. Ce pratique et persistant culte individuel seul peut élever rapidement le niveau intellectuel de l'humanité et rendre ses membres constituants aptes, selon leurs capacités, à se débarasser de chacune des entraves de la coutume non naturelle et à ne plus se contenter de suivre un chef, comme les garçons font à une *paper hunt*, au risque de rudes chutes, *mais d'être au moins compétents pour choisir sagement le chef du troupeau auquel ils appartiennent :* au lieu d'accepter celui qui le plus emphatiquement bêle ses propres louanges, ou beugle le plus bruyamment. Il n'existe pas une chose telle que l'égalité : de même qu'il n'y a pas une chose telle que l'uniformité et l'homme n'est pas formé pour l'isolement. Donc il est naturel que l'humanité choisisse des représentants ; *l'essentiel est qu'elle soit rendue apte à comprendre la nature de sa conception ou de sa pensée qui doit être représentée, et qu'elle doit savoir choisir celui qui est capable de la représenter effectivement.* La construction du splendide édifice de la Restitution ne ne peut être atteinte que par un seul moyen, la culture de soi-même — l'éducation individuelle — qui seule peut rendre l'homme capable de *se connaître* et *d'être* lui-même. *Le régime de la tyrannie et de l'anarchie qui actuellement domine le monde civilisé est entièrement incompatible avec l'éducation individuelle et par conséquent avec le développement intellectuel.*

Le suggestionnement de l'humanité avec les formes hideuses moulées par la superstition et la peur et évoluées par la politique, remplissant de cauchemar la nuit de l'ignorance et privant l'homme des conditions de repos essentielles à la germination des facultés latentes ou endormies, n'a qu'un remède efficace : la lumière du matin de l'Intelligence au moyen de l'Education individuelle. *Des fausses et non naturelles notions de moralité qui énervent*

et empoisonnent la société, du palais à la hutte, en seraient la risée, si les hommes étaient accoutumés à penser par eux-mêmes et la majeure partie des soi-disant vérités variées et contradictoires des sectes religieuses et scientifiques serait consignée à l'oubli ou conservée seulement afin de démontrer aux générations futures l'horreur ou le grotesque de l'âge ténébreux, du vingtième siècle.

Le premier devoir de l'homme évolué est de donner à ceux qui le désirent les conditions propres à la culture de soi-même ou éducation individuelle ; au moyen de celle-ci leurs facultés mentales, psychiques, nerveuses, et physiques, pourront dûment se développer : cette œuvre *fondamentalement essentielle*, pour des raisons qui sont évidentes pour tous les *penseurs*, *ne peut être la tâche de l'Etat mais celle de l'initiative privée* et nous serons contents si ceux qui en ont le vouloir et le pouvoir aident l'ÉDUCATION.

En attendant, la culture de soi-même, c'est-à-dire la connaissance et le développement de ses facultés individuelles, est ouverte à tout le monde et on trouvera à peine quelqu'un, aspirant ainsi, qui n'ait pas dans son entourage un ou davantage qui soit en affinité avec lui et qui suivra son noble exemple.

Ainsi chacun de ceux qui sérieusement, avec calme et persistance se détermineront à entreprendre leur développement individuel, *par lequel seul l'individu peut se connaître et être soi-même*, peut être un plus ou moins grand centre de lumière et ainsi, comme à travers la totalité du temps une étoile solaire diffère d'une autre en splendeur, il prendra *sa propre place* dans le firmament intellectuel comme *un qui brille par sa propre lumière*, et entrera dans le « jardin des délices » comme un qui à mesure qu'il forme ses racines en bas, porte du fruit en haut, et non comme un parasite qui vit de la sève vitale de l'arbre qui le soutient. Il se rendra à même d'être une pierre dans l'édifice social auquel il sera adapté, au lieu d'être employé comme planche d'échafaudage, dont le constructeur fait usage et

qu'il laisse ensuite tomber à terre. *L'homme commence actuellement à passer de l'être, dont le but est la manifestation, à l'intelligence dont le but est l'intellectualisation de l'être.* Des horizons aussi vastes que glorieux s'ouvrent devant lui, à l'aube du jour. A nous comme Cosmosophes de saluer le héraut du soleil levant non pas avec les hymnes sentimentales de la croyance, de la mendicité ou de l'adulation mais avec le péan de guerriers qui, dans leur bataille trouvent que rien ne coute trop pour la victoire : *La victoire sur l'ignorance et la superstition qui aveuglent et rabougrissent l'humanité et par conséquent empêchent la manifestation de la Lumière, ou Intelligence habitante.*

A tout jamais, le Roah, plane au dessus de l'immensité, de l'humanité mélangée en voulant que la Lumière soit manifestée.

La réponse de l'homme évolué par le Péan de la Victoire le plus glorieux entre tous : « La Lumière est manifestée » n'est possible que par l'unique moyen :

L'ÉDUCATION

L'étudiant Cosmosophe apercevra qu'aussi beau qu'instructif est le symbolisme de la septième Extériorisation de la deuxième formation, pendant laquelle elle entra dans l'Etat de l'Intelligence en Passivité, et s'endormant dans les profondeurs dormit du sommeil de l'Alifa, et qui en s'éveillant se trouva à la source de la force vitale dans la lumière aurique, aux couleurs prismatiques, de la Première Emanation qui la reçut avec grande joie. (1)

Que chaque Etudiant Cosmosophe soulève le voile, selon ses capacités.

(A suivre).

(1) *Tradition Cosmique*, vol. 1, page 14.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(Suite)

A cette époque il y eut une grande noce, car le fils ainé d'un des principaux chefs et gouverneurs de la cité fut uni à l'aînée des deux filles de la veuve de Hophra, un des nôtres qui tenait une place élevée dans notre estime à la fois pour sa sagesse et pour sa charité.

Or le nom de la jeune épousée était Neshatha et le nom de sa sœur cadette était celui de la veuve sa mère, Salomeh. Or la jeune fille Salomeh était la plus belle de toutes les vierges d'Eshr-al et elle vint avec sa mère au grand festin auquel Tzl et S T N tous deux avaient été invités. Tzl vint de bonne heure à la fête ; aussitôt qu'il vit la jeune fille Salomeh, il l'aima d'un amour qui touchait son être entier, responsif à l'être de la jeune Salomeh. Au temps fixé, le chef et sa famille, à l'exception de l'époux qui mangea avec l'épouse dans une chambre à part, prirent leurs places à la table de festin, et l'être de Tzl était concentré sur la jeune fille Salomeh, qui mangeait des friandises garnissant la table du festin, avec bon appétit et joyeusement. Des nombreuses places qui entouraient la table supérieure, une seule était vacante et les convives commencèrent à s'enquérir : « Qui est absent de cette grande noce ? » Entendant les convives parler ainsi, un frère cadet de l'époux répliqua :

« L'absent est S T N, qui, quoiqu'il ait promis d'être présent à notre noce nous a priés de ne pas attendre ; car, en raison de sa grande et merveilleuse œuvre, son temps ne lui appartient pas ».

Il parlait encore, lorsque les rideaux, au bout supérieur

de la salle de festin, furent écartés ; S T N entra et prit sa place à la table de festin. Quant à la jeune fille Salomeh, elle laissa les mêts sur son assiette sans y toucher, et le vin dans son verre sans le vider, et sa joyeuse voix et son rire enfantin se turent. Et Tzl en la regardant vit que ses yeux qui étaient voilés de leurs longs cils foncés étaient de temps en temps tournés vers S T N, et il y lut l'amour intégral. Alors subitement toutes les profondeurs de la nature passionnée de Tzl s'éveillèrent, comme l'océan s'éveille à la secousse de la terre et à l'appel des rois des tempêtes. L'amitié qu'il avait pour S T N se changea en courroux féroce contre lui.

S'excusant auprès du maître de la maison, il quitta la table de festin et retourna à sa propre habitation ; là il envisagea la réalité que Salomeh en les profondeurs de son être s'était donnée à S T N ; mais il pensa aussi à la jeunesse de Salomeh, et qu'elle et S T N étaient comme deux étrangers l'un pour l'autre ; sa pensée persistante qui est une formation fut : « Si S T N n'était plus, peut-être tout changerait et l'amour de Salomeh se concentrerait vers moi ». Après ceci il demeura à sa propre habitation et nul homme ne s'en étonna, car on pensait qu'il se préparait à l'ascension de quelque gradation hiérarchique ou se dévouait à quelque étude spéciale. Lui, très riche, offrit des dons couteux à la veuve Salomeh ; elle les accepta sans autre pensée que celle de sa générosité, parce que c'était la coutume de faire des offrandes aux veuves de nos chefs qui se dévouaient à la mémoire de ceux qui n'étaient plus.

Cependant le renom de S T N s'accroissait à cause des merveilles qu'il exécutait, de sorte que son nom résonnait à travers toute la terre et que beaucoup d'hommes s'attachaient à lui ou le craignaient. Or parmi ceux dont la crainte était mélangée de haine était Necho Denus ; il cherchait diligemment et sans cesse comment il pourrait être vengé de S T N, mais il ne pouvait rien trouver dont

il pourrait l'accuser devant les principaux hommes de la cité, encore moins devant les chefs hiérarchiques.

Une nuit, comme il s'asseyait dans une chambre de sa maison, dans la deuxième cour, un domestique vint à lui et lui dit que trois hommes de distinction, qui étaient des étrangers, étaient à la porte et désiraient lui parler. Alors Necho Denus se rendit à la cour extérieure ; à la porte il trouva trois hommes richement vêtus qui étaient montés sur des ânes blancs. Il leur fit la bien-venue, les conduisit dans sa maison et ordonna à ses domestiques d'être bons pour ceux qui soignaient les ânes et de veiller à ce qu'on leur donnât toutes les choses nécessaires, pour eux-mêmes et pour les bêtes. Quant aux trois hommes qui étaient ses hôtes, Necho Denus les traita avec une grande hospitalité et les invita à rester cette nuit sous son toit. Or avant qu'ils se retirassent aux chambres à coucher qui leur étaient destinées, l'un d'eux dit à Necho Denus : « Quoique ce soit la première fois que nous nous trouvons en votre présence, vous nous êtes bien connu : en outre nous n'avons pas voyagé de loin sans une grave cause. Necho Denus, votre haine contre le jeune homme S T N ne nous est pas cachée et nous sommes venus pour vous aider à satisfaire votre soif de vengeance sur celui dont vous enviez le renom et la faveur près du peuple, et dont vous craignez la puissance. Or nous sommes pourvus de hautes lettres de recommandation et nous sommes prêts à jurer que lorsque S T N, dont l'origine est voilée dans le mystère, voyagea à travers notre pays, nous lui avons ouï proférer des paroles blasphématoires, non seulement contre celui qui fut retiré de la plasticité, mais contre l'Indicible. Et nous ne doutons pas que nos accusations ne prévalent contre lui pour le ruiner, à moins qu'il ne se présente une condition adverse qui pourrait non seulement empêcher notre dessein, mais nous mettre en péril nous-mêmes. Cette condition est l'affection d'un nommé Tzl dont l'autorité est aussi grande qu'elle est étendue, et

qui, si le bruit dit vrai, aide S T N dans ses œuvres merveilleuses ».

Necho Denus répondit : « Il est vrai que Tzl l'a aidé ainsi; mais depuis quelque temps il est resté dans sa propre habitation ne recevant personne et, parmi les femmes il y en a qui déclarent que sa retraite est causée par son amour pour la fille cadette d'une certaine veuve très estimée, nommée Salomeh, et que cette vierge qui est d'une beauté et d'une intelligence surprenante lui préfère S T N. »

— Vos nouvelles sont excellentes, répliqua un des étrangers, car rien n'est aussi cruel que la jalousie qui divise le père et le fils. le frére et le frère, l'ami et l'ami. Je devine que Tzl n'interviendra pas pour empêcher notre œuvre ».

Le lendemain les trois hommes allèrent vers les principaux hommes de la cité et témoignèrent sur serment qu'eux et plusieurs autres avaient entendu S T N proférer des paroles blasphématoires contre le plus haut Dieu et contre ses saints hommes, et qu'il déclarait que le Keves était nommé pour détruire tous les chefs-lieux fondés par ceux du Retiré de la plasticité, et tous ceux de la hiérarchie sacrée qui ne niaient pas le Divin Holocauste et la culture du moi qui le manifeste ; et qu'il fallait adorer le Seigneur de la résurrection seulement. Ceux devant lesquels ils accusaient S T N répondirent :

« Nous ne pensons pas que le Fils de la consolation qui choisit ce jeune homme et le nomma pour être un des sept ait choisi quelqu'un qui nie l'Holocauste : car il discerne la Lumière Habitante qui est l'illumination de notre être. Néanmoins nous nous enquerrons diligemment de cette matière, puisque vous paraissez être envoyés par ceux en autorité qui sont remplis de la justice, une avec la charité. Donc retournez chez vous et revenez le quatrième jour à cette heure ci, afin que nous puissions vous confronter avec celui que vous avez accusé.

Or cet ordre ne plût pas du tout aux accusateurs, car ils

désiraient travailler contre l'accusé secrètement. Ils se retirèrent chez Necho Denus, pleins de courroux et murmurants, mais il les consola en disant :

« Si vous ne vous accordez pas en cette matière avec les chefs, il reste certains des peuples sur qui les œuvres merveilleuses de S T N n'ont eu aucun effet, à cause de leur manque de responsion, et qui par conséquent sont furieux contre lui, le regardant comme un ennemi personnel ; nous citerons ceux-là contre lui ».

Le quatrième jour, à la sixième heure, les accusateurs et l'accusé se rencontrèrent ensemble devant les pricipaux hommes de la cité et plusieurs autres qui étaient renommés pour leur sagesse et leur intégrité. Necho Denus et deux de ses disciples étaient présents aussi. Alors Necho Denus parla au chef de l'assemblée disant :

« Cet étranger a prétendu faire des choses merveilleuses devant le peuple : je vous prie, faites-le donc examiner devant eux au sujet de ses œuvres, dans mon propre champ où il a exécuté ses premiers prodiges ».

Or la pensée de Necho Denus était de faire honte à S T N devant tout le peuple et devant ceux qui se fiaient en lui. Le chef, s'étant consulté avec ceux qui étaient près de lui ; répondit : « Nous ne voyons pas de raison pour qu'il n'en soit pas ainsi ».

Ainsi il se rendirent tous ensemble au champ de Necho Denus où une grande multitude s'attroupait, afin de pouvoir recevoir quelque bienfait ou dans l'espoir de voir ou d'entendre quelque chose de nouveau ou bien dans l'espoir que quelque malheur arriverait à S T N.

Lorsque les accusateurs eurent terminé leur accusation, le gouverneur dit à S T N : « Quelle réponse ferez-vous aux accusations qui sont portées contre vous ».

Alors S T N se leva et se tenant debout devant le gouverneur et l'assemblée il dit : « Pères, frères et vous hommes qui êtes ouvertement ou secrètement mes ennemis, je suis accusé d'avoir prononcé des paroles blasphé-

matoires contre le Retiré de la plasticité et contre Celui dont le nom ne peut pas être prononcé. De la première accusation je parlerai d'abord. Il est reçu qu'à une certaine époque il y eut, dans le pays de ceux qui soignaient bien les équilibrés, un très grand chef qui entreprit le plus difficile et le plus dangereux de tous les métiers, la fabrication et la défabrication des Dieux personnels.

Or ce chef avait un fils (pas le premier-né mais le deuxième) qui forma un Dieu plus puissant que tous les Dieux que son père avait formés, et comme beaucoup de grands hommes du pays venaient pour le féliciter, un jeune étranger apparut au milieu d'eux qui, aussitôt qu'ils furent partis, s'approcha du deuxième fils du chef et lui dit :

« Sachez avec certitude que le Sans Forme ne peut pas être fait par des mains, et que le Sans Forme ne peut être conçu par la forme, étant sans similitude ». Alors il disparut, en laissant l'homme à qui il avait parlé, si profondément impressionné de ses paroles que bien qu'il ne parlat à personne de ce qu'il avait entendu, les Dieux dont la forteresse est l'aura nerveuse de l'homme furent troublés.

Peu après ceci, comme cet homme dormait, un être lui apparut qui lui ordonna de quitter tout ce qu'il avait et d'aller à un pays qui lui serait indiqué, lui promettant comme récompense de son obéissance qu'il deviendrait une grande nation, que son nom serait grand et qu'il serait une bénédiction ; que ceux qu'il bénirait seraient bénis et que ceux qu'il maudirait seraient maudits à travers la terre entière. Celui qui fut ainsi conseillé quitta son pays mais non sa parenté ; il emmena avec lui sa belle femme qui était la fille de son père mais pas de sa mère, et le fils de son frère aîné et tous ceux qui leur étaient nés dans leur lieu natal. La même Divinité lui parla encore comme il s'arrêtait pendant son voyage dans un certain lieu en Chanaan, disant : « Je donnerai ce pays

à ta postérité. » Après quoi il y eut une grande famine, de sorte qu'il fut obligé de quitter Chanaan, et il alla dans le pays de Misraim avec sa femme, ses parents, ses serviteurs et de grands troupeaux de bestiaux. L'archi-prêtre et roi de Misraim l'accueillit avec une hospitalité princière, mais le Dieu qui lui parlait affligea grièvement l'archi-prêtre et roi de Misraim de sorte que le roi le fit partir, lui et tout ce qu'il avait, hors du pays, et il retourna à Chanaan avec tout ce qu'il possédait. Là la Divinité lui parla pour la troisième fois en lui ordonnant de lever les yeux et de regarder vers l'est, vers l'ouest, vers le nord et vers le sud, en lui promettant que tout ce qu'il voyait appartiendrait à lui et à sa postérité qui serait innombrable comme l'est la poussière de la terre : et lui disant de se lever et de se promener à travers le pays en sa longueur et sa largeur car il lui serait donné.

Après ceci la Divinité parla au Chaldéen dans une vision en disant : « Je suis ton bouclier ; je suis ton excessivement grande récompense » Celui à qui ceci fut ainsi adressé, à la quatrième fois répondit :

« Mon Seigneur que me donneras-tu ? Tu as promis que ma postérité sera innombrable comme l'est la poussière de la terre et je passe ma vie sans un héritier ».

La Divinité lui dit de regarder aux cieux et de compter les étoiles, s'il le pouvait, car aussi innombrable qu'elles l'étaient, serait sa postérité. Et alors encore une fois il eut foi dans les promesses et cela lui fut compté comme un acte de justice. Le temps s'écoula, et de nouveau la Divinité parla au grand Chaldéen en disant :

« Je t'ai amené de Chaldée afin de te donner ce pays pour le posséder ».

Il répliqua : « Jusqu'à présent, mon seigneur ne m'a pas donné un héritier ni même un pied de terre du pays qu'il m'a promis. Comment saurai-je que j'aurai un fils ? »

Ce désir d'une vérification et d'une preuve de promesse lui fut compté comme une iniquité, et la Divinité offensée

lui répondit : « Voici la preuve que je te donne. Ta postérité habitera dans une terre étrangère pendant *quatre cents cycles solaires* et on la réduira en servitude et on la maltraitera. N'es-tu pas du quaternaire ? »

Alors le Dieu et l'Homme firent une alliance ensemble, et à la quatrième génération la menace fut vérifiée. En raison de l'imperfection de l'homme représentant, ou chef hiérarchique de Misraim (l'évolué) la prophétie fut remplie et la postérité du Chaldéen fut réduite à la servitude et traitée durement malgré tout le bien que le Fils de bonheur avait prodigué sur le peuple et sur le pays.

Il est vrai que la promesse divine de multiplier les descendants du Chaldéen fut observée, mais ces descendants furent esclaves. Toutefois, dans l'esclavage comme dans la liberté, cette postérité se multiplia excessivement ; c'est pourquoi le chef déséquilibré de la Hiérarchie de Misraim ordonna que tous les enfants mâles fussent tués.

Or quand ces souffrances et douleurs furent arrivés à leur comble, un enfant mâle naquit qui était le deuxième fils de parents qui appartenaient tous deux à l'ordre connu sous le nom de : « le retiré de la plasticité » et l'enfant était le plus parfait, en beauté quaternaire, de tous les fils d'hommes nés de femmes, qui étaient actuellement sur la surface de la terre.

Or le feu chef de Misraim avait une très belle fille qui était de plusieurs années plus jeune que le fils qui hérita de son office élevé, et qui avait été conçue de sa jeune épouse qui était elle-même du même ordre (1) Trois lunes s'écoulèrent et les parents de l'enfant réussirent à cacher sa naissance ; puis par l'indiscrétion du frère aîné, il fut soupçonné qu'un deuxième fils était né. Alors comme son père et sa mère se consultaient ensemble, comment ils pourraient sauver sa vie, la mère dit : « Mantha, la fille cadette du feu chef, est de notre ordre. Elle demeure, vierge, dans le palais de son frère où elle est le seul être

(1) Il est enregistré que l'épouse de Salomon était sa descendante.

qu'il tienne pour sacré. Plaçons l'enfant parmi les joncs qui entourent la partie du fleuve dans laquelle la princesse et ses suivantes se baignent de bon matin. Par l'aura de l'enfant, elle le connaitra comme étant de notre ordre et non seulement le sauvera, mais lui donnera toutes les conditions propres à son évolution perpétuelle.

Et quand elle eut constaté que le père du bel enfant avait volontiers consenti à son plan, elle le fit connaître à son premier enfant, qui était une fille, pour veiller et voir ce que deviendrait l'enfant. La fille veilla parmi les joncs, et quand elle eut vu l'admiration avec laquelle Mantha se pencha sur l'enfant, comme elle le berça dans ses bras, elle se réjouit grandement. Alors Mantha parla à sa compagne favorite qui seule l'accompagnait au bain, en disant : « Hélas ! A qui pouvons nous nous fier pour nourrir cet enfant ? Car je ne voudrais pas qu'il fut soutenu par le lait d'un quadrupède. » Mais la compagne se taisait ne sachant que répondre. Alors la jeune fille qui excellait dans la musique et le chant, chanta au bord des eaux, doucement à voix basse, et Mantha, devinant qu'elle veillait sur le sort de l'enfant, l'appela et lorsqu'elles eurent échangé certains signes, la jeune fille dit à Mantha : « Voici je vous amènerai celle qui peut le mieux nourrir l'enfant » et elle s'en alla vite, sur l'ordre de Mantha et lui amena la mère de l'enfant qui était elle-même une fille de Vellh et nul dans la hiérarchie du roi ne soupçonna que l'enfant était de la race dont les enfants avaient été condamnés à mort par le roi.

Mais lorsqu'il fut sevré et put marcher seul, un jour le roi rencontra l'enfant, et étant versé dans la science et l'art auriques, il devina qu'il n'était pas tel que les autres, et se détermina à le surveiller afin de discerner quelle sorte d'enfant il était. Aussitôt que Mantha et la mère de l'enfant surent le dessein du roi, Mantha fit transporter secrètement l'enfant à un endroit dans lequel les chefs de l'ordre du Retiré de la plasticité s'étaient cachés pour

échapper à la persécution du roi, aux yeux duquel ils ne trouvaient pas faveur. En réponse aux questions du roi demandant ce qu'était devenu l'enfant. Mantha répondit : « Le fils de ma compagne était et n'est plus, car les dieux l'ont pris ». Et bien que le roi soupçonnât qu'il n'était pas mort, mais enlevé du palais et caché, il s'abstint d'importuner Mantha avec des questions à son sujet, à cause de la révérence en laquelle il tenait Mantha, et parce qu'il crut que la faveur dont Mantha jouissait auprès de certaines puissances les rendrait bienfaisantes pour lui malgré ses excès. Ainsi l'enfant crut jusqu'à l'âge de virilité, au milieu des hommes les plus évolués, qui l'initièrent à toute la sagesse et la connaissance dans lesquelles il les dépassa tous, en raison de ses rares capacités et de sa naturelle sincérité et humilité. Or quand il fut arrivé à l'âge de quarante ans (l'âge qui était à cette époque celui de commencement de la vie comme homme) son désir et sa volonté dominants furent de visiter le lieu de sa naissance et ses frères qui étaient en grièvе affliction ; et quoique quelques-uns de ceux parmi lesquels il demeurait essayassent de l'en dissuader, disant : « La conservation de soi est la première loi », il était tellement puissant en parole aussi bien qu'en action, qu'il les convainquit de la rectitude de son intention, et il partit de leur milieu avec leur bénédiction intégrale.

A son arrivée il s'abstint de se faire connaître, même à sa propre mère, de peur que par quelque moyen son retour fût soupçonné par le chef de Misraim qui était à la fois l'autorité hiérarchique et civile du pays entier. Il demeura parmi ses frères opprimés comme un des leurs, leur inspirant de son mieux la force et l'espoir d'amélioration, et le désir et la volonté de devenir libres. De sorte que quoique les conditions auxquelles ils étaient assujétis par l'esclavage prolongé les eussent tellement affectés, que beaucoup ne le reconnaissaient pas comme dissemblable d'eux-mêmes, encore moins comme le libérateur

attendu, un grand nombre d'eux centralisèrent vers lui à cause du réconfort et du repos que sa présence leur donnait. A cette époque, il y avait parmi le peuple asservi un homme qui était né le même jour que celui à qui Mantha avait donné le nom de Mshh, parce qu'il avait été retiré des eaux. La mère de cet homme avait réussi à s'échapper du pays de leur servitude afin qu'il pût naître dans un lieu de sûreté. Quand, vingt ans après la naissance de son fils, sa vie l'abandonna, ce dernier se détermina à retourner à son propre peuple, pour demeurer s'il était possible avec son père, mais à son arrivée il trouva que, lui aussi, avait quitté le corps. Ce jeune homme était spécialement habile à cultiver les arbres et le bruit de son habileté étant arrivé aux oreilles du roi, celui ci le manda pour que, si le bruit se trouvait vrai, il lui confiât le soin de ses forêts et vergers. Quand il le vit il s'aperçût, par son aura, qu'il différait des autres et la pensée lui vint qu'il était l'enfant jadis disparu. Mantha avait choisi un époux du pays central où maintenant elle demeurait, de sorte que le roi ne craignait plus de lui déplaire, et quand il constata par lui-même les rares capacités du jeune homme, il devint de plus en plus convaincu que sa supposition était justifiée, et, en raison d'une certaine prophétie concernant la puissance et l'influence d'un homme qui serait conçu au temps qui coïncidait avec la naissance du jeune homme, le roi qui ne trouvait contre lui aucune accusation envoya des ordres à ses officiers et aux surveillants pour qu'il fût tellement accablé de durs labeurs, et tellement maltraité, qu'il ne lui fût pas possible de conserver sa vitalité. Or, l'affinité de Mshh envers cet homme était très grande, de sorte qu'il l'aimait plus qu'un frère ; un jour lorsque le temps s'approchait que la prophétie prédisait être celui du commencement d'un danger spécial pour le roi, celui-ci constata que quoiqu'il eût grièvement éprouvé l'homme, qu'il supposait être l'enfant qui avait été retiré des eaux, celui-ci continuait de vivre. Il assembla ses principaux magiciens et leur de-

manda comment il pourrait le mieux se débarrasser de son ennemi supposé sans le mettre à mort par violence. La même nuit, lorsqu'il se fût retiré dans sa chambre, un mage vint à lui, et quand il fût admis en sa présence, il offrit de retirer la vitalité de l'homme, de manière qu il pourrait en apparence subir la transition par épuisement physique seulement : cette proposition ayant été acceptée, le mage par des arts magiques se mit à retirer la vitalité de sa victime qui dormait épuisée de fatigue et de douleur. Mshh sentit-il, en raison de l'affinité qu'un danger quelconque menaçait son ami : s'extériorisant partiellement, il s'aperçut que sa vitalité était en train de lui être retirée, et il put en suivant les lignes de puissance, découvrir qui cherchait ainsi à prendre sa vie. Or, le magicien exerçait son art dans une chambre du palais, près de celle du roi ; un peu avant minuit, le roi fut éveillé par un cri : « à l'aide ! » et en allant à la chambre où était le magicien il le trouva agonisant. Comme le roi s'approchait de lui, et lui demandait comment ce malheur était arrivé, il répondit d une voix faible : « Comme je retirais la vitalité de l'ennemi du roi, un plus fort que moi intervint et voici qu'il a retiré ma propre vitalité » Le roi répondit : — « Ne suis je pas le chef hiérarchique de Misraim ? Comme celui-ci a retiré votre vitalité, de même je retirerai la sienne. » Et il essaya de le faire avec toute sa connaissance et toute sa puissance, mais il ne le put pas ; et même pendant qu'il s'efforçait de sauver le magicien, celui ci mourut. Aussitot que le roi eût donné des ordres à quelqu'un en qui il se fiait pour que le magicien mort fut enterré secrètement, il appela son principal voyant et mettant dans sa main une mèche des cheveux du magicien il lui dit de s'en servir comme fil conducteur pour s'informer d'où et de qui émanait la puissance qui excédait la sienne.

Le voyant tout d'abord répondit : — « Dans la terre entière il n'y a aucun homme dont la puissance dépasse celle de mon seigneur le roi. » Mais voyant que cette ré-

ponse était reçue défavorablement, il se mit à l'œuvre comme il lui était commandé, et après quelque temps il parla en disant :

« Le jeune homme à qui est cette grande puissance est de la race des asservis et il demeure dans la partie nord de cette cité. Il est vêtu de pauvres vêtements comme un des constructeurs ordinaires, mais une fois qu'on l'a vu on le reconnaîtrait parmi des milliers, car il est plus beau qu'aucun fils d'homme que j'aie jamais vu. »

Alors le roi devina que c'était celui qui fut sauvé par Mantha et qui avait subitement disparu du palais, et il donna ordre qu'il fût étroitement surveillé. Or, un des asservis qui était près de l'officier à qui le roi donna le commandement de faire creuser la fosse du magicien, secrètement, pour que nul ne sût qu'il avait péri, étant d'une nature astucieuse, devina que c'était par la puissance de Mssh que le magicien avait perdu la vie.

Quelque temps après ceci, celui qui avait creusé la fosse, un esclave, qui était d'une nature querelleuse, s'étant disputé avec un de ses confrères le frappa sur la joue et recevant coup pour coup, les deux luttèrent ensemble, chacun déterminé à donner la mort à l'autre. Comme ils luttaient ainsi ensemble, Mshh passa et parla aux combattants en disant :

« Hommes, vous êtes des frères, pourquoi vous maltraitez vous l'un l'autre ? »

Alors celui qui avait cherché querelle repoussa Mssh qui cherchait à délivrer l'homme qu'il maltraitait, et qui était plus faible que lui et lui dit : « Qui t'a fait prince et juge sur nous ? veux-tu me tuer comme tu as tué le magicien de Misraim ? »

Alors Mshh constatant que personne ne le recevait comme le libérateur, partit de Misraim pour chercher refuge dans la maison du chef hiérarchique Rahuel qu'il connaissait et révérait, lorsqu'il demeurait avec l'Ordre du Retiré de la plasticité. Or, comme il s'enfuyait devant les

poursuivants envoyés par le roi pour l'atteindre et le tuer, avant qu'il arrivat à l'habitation du grand Initié, il fut si fatigué qu'il ne put voyager plus loin ; il s'arrêta dans un bosquet de sycomores et s'assit sur un puits duquel quoiqu'il fut brûlé par la soif il n'eut pas la force de puiser de l'eau. Comme il s'étendait sous le sycomore, il entendit un bruissement de feuilles, car c'était le temps de la tombée des feuilles ; mais sans défense, en raison du surmenage physique, il attendait l'apparition de ses poursuivants avec calme ; alors apparut sous les ombres des arbres une très belle jeune fille qui portait une cruche sur son épaule ; avec elle se trouvaient six jeunes filles qui étaient ses compagnes, et comme elle s'approchait, voici que la force de Mshh se renouvela. Or, comme elles allaient tirer de l'eau, un gardien de troupeaux s'approcha accompagné de six compagnons et ils essayèrent d'arracher la cruche à la belle jeune fille et à ses compagnes. Leur chef dit à la belle jeune fille : « N'ai-je pas juré que vous ne boieriez que de l'eau que mes propres mains vous tireraient. »

Elle répondit : « Cela je ne le ferai jamais. »

Alors de sa cachette, Mshh émit de la puissance et les sept hommes s'enfuirent devant elle et les six compagnes s'émerveillaient, mais la belle jeune fille entra dans le bosquet de sycomores et trouvant l'homme qui avait chassé les gardiens de troupeaux, elle s'approcha de lui et montrant sa cruche elle dit :

« Comme je passais par un ruisseau où coulait de l'eau pure, j'en pris un peu dans ma cruche de peur que nous ne soyons obligées d'attendre au puits jusqu'à ce que le soleil fût monté haut dans les cieux : buvez donc. »

Ainsi il but de l'eau, de sorte que la cruche fut sèche, car il avait grand soif. Alors il dit :

« Que vous offrirai-je en récompense de cette eau qui est pour moi comme l'eau de la vie ? »

Elle répondit ; « Tout l'amour qui est le vôtre, de

l'homme pour l'hommesse, s'il se peut que je trouve faveur à vos yeux. »

Il répondit : « Jamais je n'ai vu une vierge aussi belle : vous êtes à mes yeux toute glorieuse dans les raréfactions de votre être, et leur vêtement est radieux de l'or de l'essence, riche en germes conceptifs. Dites-moi alors qui vous êtes et d'où vous venez. »

Elle répondit : « Je suis Rahuelah la fille de Rahuel. »

Il dit : « Voici que je vous donne un nouveau nom car vous êtes pour moi non pas Rahuelah, du pays des doux parfums, mais Sophirah, car par votre intermédiaire l'intelligence peut être individualisée. »

Ils allèrent ensemble à la maison de Rahuel, suivis des six jeunes filles qui étaient les compagnes, et Rahuel reçut Mssh avec grande sympathie et lui donna de l'eau pour se laver, de beaux vêtements, de la nourriture, de la boisson et un lieu sûr de repos. Quand Mshh fut rafraichi, il dit à Rahuel : « Vous m'avez accueilli avec grande bonté et honneur. Or, je vous prie de m'accorder la requête de tout mon être. »

Rahuel répondit : « A quoi sert cette requête vu que Rahuelah vous a donné sa prédilection. »

Ainsi, le fugitif prit Sophirah en dualité d'être, mais Rahuel ne fit aucun festin de mariage, parce qu'il savait que Pharaon cherchait sa vie, et il demeura avec lui comme un simple gardien de troupeaux, et il fut si prudent et si humble que ses semblables étaient comme ses compagnons et qu'aucun ne sut qu'il n'était pas tel qu'ils étaient eux-mêmes. Tout d'abord quelques-uns questionnèrent; « Comment arrive-t-il que Rahuel a donné sa fille favorite à ce pauvre étranger. Comment arrive-t-il que ce simple gardien de troupeaux ne soigne que les troupeaux tout près de la maison de Rahuel ? »

Mais avant longtemps, personne ne fit attention à ce qu'il faisait. Ainsi presque quatre ans s'écoulèrent, pendant lesquels Mssh et Sophirah s'étaient préparés à l'ac-

complissement de beaucoup de choses et avaient donné naissance à deux fils. Alors Rahuel entra dans la demeure de Mssh et dit : « Il y a parmi les troupeaux certains hommes qui sont capables d'être de grande valeur en raison de leur puissance et de leurs capacités mais ils restent fixes et je ne peux par aucun moyen les évoluer : allez donc, vous, parmi eux ; par hasard vous pourrez peut-être prévaloir et les évoluer en plasticité, en raison de votre sagesse et de votre douceur. » Ainsi Mssh amena avec lui Sophirah et ses deux fils et s'en alla selon le désir de Rahuel, et son humilité et sa douceur étaient si grandes que ceux qui étaient fixes se dilatèrent comme des germes au toucher des rayons solaires du printemps et pas à pas ils le suivirent selon les gradations, jusqu'à ce qu'avec des cris d'exultation ils arrivassent au sommet de la hauteur sacrée. Or, après que ceux qu'il avait conduit ainsi se furent reposés dans le repos d'assimilation, Mshh les ayant regardés, comme ils descendaient en sûreté, ne les suivit pas dans la vallée.

Il vous est connu au moins extérieurement et partiellement comment s'apercevant d'un phénomène, il se détourna pour l'investiguer, et comment au milieu d'un arbuste qui, quoi qu'il s'embrasat d'une lumière ardente, ne se consumait point, une voix l'appela par son nom. Sa réponse : « Me voici » établit entre lui et celui qui l'appelait un rapport d'exaltation pour l'être plus raréfié, d'humiliation pour l'homme.

Necho Denus demanda : « Comment se peut-il ? »

S T N répondit : « Puisque vous ne vous souvenez pas ou n'avez pas compris le premier entretien après que ce rapport fut établi, je vous répéterai l'entretien entre Mshh l'homme le plus évolué sur la terre, et l'être qui lui était apparu.

L'Etre. — N'approche pas ici. Déchausse les sandales de tes pieds car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu de tes ancêtres. »

Alors comme Mshh voilait sa figure parce qu'il ne voulait pas régarder l'Etre qui lui parlait ainsi, il lui déclara qu'il était élu pour être le libérateur de ses frères asservis et il conclut ainsi : « Donc je t'emmènerai vers Pharaon, roi de Misraim, et il délivrera mon peuple, les enfants d'Eshr al.

Mshh. — Qui suis-je pour que j'aille à Pharaon, et emmène de là les enfants d'Eshr-al ?

L'Etre. — Je serai avec toi.

Mshh. — Par quel signe ou marque sera-t il connu que c'est moi que vous avez envoyé ?

L'Etre. — Quand tu auras retiré le peuple de l'Egypte, tu serviras Dieu près de cette montagne.

Mshh. — Voici : Quand j'irai aux enfants d'Eshr al, qui sont en esclavage et leur dirai : « Le Dieu de nos pères m'a envoyé à vous », ils demanderont : « Quel est son nom ? » Que leur dois-je répondre.

L'Etre. — Je suis ce que je suis Vous direz : « *Je suis* m'a envoyé à vous. » Alors il commanda à Mssh d'assembler les chefs du peuple et d'aller avec eux au roi de Misraim, et de demander en son nom que les peuples allassent pour trois jours dans le désert afin de sacrifier au Dieu de leurs pères, qu'il savait que cette requête ne serait pas accordée, sauf par l'intermédiaire d'une main forte, mais qu'il tendrait cette main forte et frapperait le peuple de Misraim avec des grands fléaux et des merveilles jusqu'à ce que cette requête fût accordée ; et il conclut avec cet ordre : « Mais chaque femme demandera à sa voisine et à l'hôtesse de sa maison, des vaisseaux d'argent, et des vaisseaux d'or, et des vêtements que vous mettrez sur vos fils et sur vos filles ; ainsi vous dépouillerez les Egyptiens.

Mshh. — Mais voici : Ils ne me croiront pas : ils n'obéiront pas à ma parole, mais ils diront : « Ce n'est pas l'Indicible qui t'est apparu.

L'Etre. — Qu'est-ce que vous tenez dans votre main.

Mshh. — Une baguette.

L'Etre. — Jetez la par terre. »

Mshh le fit et elle fut transformée en un serpent et Mshh s'enfuit de devant le serpent.

L'Etre. — « Tendez votre main et saisissez-le par la queue. »

Mshh le fit et il devint une baguette dans sa main.

L'Etre. — « J'ai exécuté cette merveille pour que vous sachiez que c'est l'Indicible, le Dieu de vos pères qui vous apparait. »

Or, comme Mshh gardait le silence l'Etre ordonna : — « Mettez votre main dans votre poitrine. » Mshh le fit et quand il la retira elle était lépreuse comme la neige.

L'Etre. — « Remettez votre main dans votre sein. »

Mssh le fit et en retirant sa main elle était blanche comme l'autre main.

L'Etre. — « S'ils ne croient pas en toi à la vue du premier prodige, ils te croieront à cause du deuxième et s'ils ne croient pas à cause de l'un ou de l'autre, et n'obéissent pas à ta parole, tu prendras de l'eau du fleuve et la jeteras sur la terre et elle deviendra du sang.

Mshh. — Hélas ! Seigneur, jusqu'à présent j'ai été un homme dont les paroles coulent aisément, mais depuis que j'ai parlé avec vous, ma bouche, et spécialement ma langue, sont deveneus pesantes.

L'Etre. — Qui a fait la bouche des hommes ? » Et comme Mshh gardait le silence : « *Qui a rendu l'homme muet et sourd et aveugle ? N'est-ce pas moi ?* Va-t-en immédiatement et je serai avec ta bouche et contrôlerai tes paroles.

Mshh. — Hélas ! mon seigneur, je te prie, envoie celui qui doit être envoyé. » Alors la colère de l'Etre fut allumée contre Mshh et il nomma son frère ainé pour parler pour lui et termina l'entrevue avec ces paroles à son sujet : « Tu seras pour lui comme un Dieu, tu prendras aussi dans ta main, la baguette au moyen de laquelle tu exécuteras ces prodiges. »

Ainsi Mshh se retira, prit Sophirah et ses deux fils et retourna à Misraim. En route, après plusieurs jours de voyage, ils se reposèrent dans une hôtellerie et comme Mshh dormait, celui qui était apparu dans l'arbuste, sur un chemin de côté, conduisant au sommet de la montagne, apparut subitement *et chercha à tuer Mshh* pendant son sommeil ; mais Sophirah qui veillait le sauva par l'offrande de sang. Pensez-vous que cet être est le Saint d'Eshr-al, Celui dont le nom ne doit pas être prononcé ? »

Comme S T N s'arrêtait dans son récit, et regardait ceux qui s'accrochaient à ses paroles, un grand nombre d'entre eux s'assembla autour de Necho Denus ; et quand S T N recommença à parler, ils grinçèrent des dents avec une rage et une haine féroces et s'écrièrent : « Cet homme blasphème Dieu et exalte l'homme. »

Alors, regardant S T N, ils virent que son visage était transformé et qu'il était entouré d'une aura de lumière semblable au soleil de midi en blancheur et en splendeur, et regardant vers le ciel il dit : « Voici que ciel après ciel est dévoilé devant moi, et partout je vois l'homme comme représentant de la puissance de Dieu. »

Alors beaucoup des gens poussèrent des cris et bouchant leurs oreilles, coururent vers lui, d'un seul accord, afin de le traîner hors de la cité et de le lapider. Mais comme ils se précipitaient sur lui, il dit : « Soyez avec moi en tout degré de mon être, mon seigneur et fort aide. » Alors il s'affaissa sur le sol comme sans vie, et saisis d'une panique soudaine les assistants se tournèrent et s'enfuirent. Alors certains hommes de rectitude s'approchèrent, et comme la gloire de la lumière pâlissait, ils virent Tzl se penchant sur S T N, lequel s'adressant à eux dit : « Ne touchez pas S T N ! »

(A suivre.)

UN COIN DU VOILE

(*Suite*)

TROISIÈME CONTE

LE LUTTEUR

A une certaine époque l'Intelligence Libre m'apparut pendant mon sommeil et me dit :

« Savez-vous qu'une des planètes qui circulent autour du soleil a un attribut spécial ? »

Je répondis : « Chacune des planètes a son attribut spécial et je ne suis pas capable de deviner de laquelle vous parlez. »

Il répondit : « Nous parlons de la planète dont la caractéristique est la conservation du son ; non pas du son non intellectualisé, mais du son propre à instruire, et au moyen duquel les hommes aident à former, à transformer et à transmuter. Si vous le voulez, puisque votre désir est d'éprouver la véracité de ce qui est reçu, je vous tranfèrerai, tandis que vous vous reposez, le pouvoir temporaire de la sentientation d'un événement qui est conservé. »

Je répondis : « Je le veux de bon cœur ».

Mais lorsqu'on me dit de choisir cet événement, je fus incapable de le faire, tellement mon désir était grand pour la connaissance ; j'aurais bien voulu entendre et prendre tous les principaux événements de l'histoire de la terre et de l'homme et si possible ensuite de tout l'Empire sphérique matériel. Comme je gardais le silence, l'Intelligence Libre dont la sympathie avec l'intelligence humaine était très grande, devinant ma perplexité et en devinant la raison dit : « Puisque pendant vos vies terrestres vous avez noblement lutté, comme vous lutterez noblement, peut-être vous vous intéresserez à l'histoire d'un des héros de la quatrième génération depuis la formation ou vêtement et par conséquent manifestation de l'homme intégral, pendant la septième classification de la matière physique, du héros qui a mérité le titre de Lutteur ».

— Volontiers ; je me suis intéressé aux légendes et aux contes de Hor Qules ou Hercule.

— Ainsi appelé parce que sa vie et ses actes ainsi aperçus sont comptés comme étant parmi les principaux *sons des* FONDATEURS, c'est-à-dire de ceux qui continuaient les œuvres des formateurs et fondateurs plus raréfiés qui formèrent et fondèrent dans la densité physique *par l'intermédiaire de l'homme*, sans lequel, elle eut été, en raison de la différence de densité, non sentientable dans les degrés plus denses.

— Entendre des sons et ne rien percevoir n'est qu'une triste moquerie de la vie vive, ardente, réelle du grand lutteur, je voudrais que sa vie fût dépeinte devant moi dans toute sa plénitude comme un véritable *Drame de la Vie*.

— Soit. Si vous n'étiez pas évolué, ce ne serait pas possible ; mais chez ceux dont les sens sont évolués à l'équilibre, chaque sens peut manifester les autres sens avec lesquels il est un et indissoluble. Passez donc à un repos plus profond pour que rien ne puisse par aucun moyen interrompre l'harmonie de vos sens. »

Ainsi je me reposai sous le surombrement saphirin de l'Aura de mon grand ami et précepteur : Et j'y sentientai le Drame de Vie de Hor-qul-es le fort lutteur, tandis que j'étais surombré de l'aura saphirine perméée de violet.

*
* *

Temps. — Le premier lever du soleil au commencement du printemps.

Scène. — Un bosquet de sycomores. Un groupe de vierges sont étendues sous les arbres, tressant des guirlandes et des couronnes de fleurs ; elles chantent : « Salut, ô soleil levant, symbole de la lumière éternelle ». Pendant qu'elles tressent et chantent, deux vierges plus richement drapées qu'elles apparaissent en se promenant ensemble, lentement.

La première. — Voici en vérité ses suivantes, mais où est Alcmène la fille de roi et la reine de la douleur ?

La deuxième. — Probablement elle a cherché une place dans le bosquet, afin de pouvoir pleurer seule ; et ce n'est pas étonnant puisque non seulement ses frères qu'elle aimait tant sont tombés dans la guerre avec Pteralaus, mais Amphytrion, son fiancé, eut le malheur de tuer accidentellement son père, le grand et pieux Electryon ; c'est pourquoi Sthenelus son oncle, le bannit, et lorsque Alcmène chercha à le justifier, elle fut condamnée à partager son bannissement ; elle est venue ici.

Première. — Cela, nous toutes le savons, et aussi qu'elle s'est fait aimer de nous toutes par son intelligence, sa douceur, sa bonté et sa beauté. Mais ce qui n'est pas

aussi bien connu est que, si les bruits qui courent en hauts lieux sont vrais, Amphitryon, à son bannissement, est arrivé à Thèbes pour se purifier d'avoir versé du sang et est demeuré dans la maison du chef comme simple coupeur de bois et tireur d'eau.

Deuxième. — La princesse sait-elle qu'il est à Thèbes ? »

Première. — Je ne sais ; mais le cérémonial de la purification s'est terminé la nuit d'hier seulement, et il est probable que jusqu'à ce que le rite soit accompli, il ne se présentera pas devant Alcmène. Chut ! elle vient ».

Alcmène émerge de l'ombre des sycomores : elle est drapée de blanc et autour de ses épaules se trouve une légère écharpe de couleur violette : elle tient dans sa main un bouquet de nénuphars blancs. Elle s'assied sur un banc à part et paraît absorbée dans sa pensée.

Première vierge. — Allons à la princesse et disons-lui le bruit de la présence d'Amphitryon.

Deuxième vierge. — Taisons-nous plutôt au sujet du prince, et laissons-la à ses méditations ; s'il désire qu'elle sache qu'il est à Thèbes, il est libre de le lui faire savoir et la chose n'est guère notre affaire ».

Sortie des deux vierges. Comme la lumière dorée perce le feuillage, une des suivantes se lève et s'approche d'Alcmène.

— Plaît-il à Alcmène de retourner chez elle, à présent que le soleil s'est levé ou continuerons-nous de tresser les fleurs en guirlandes pour que nous en enguirlandions le Temple d'Isis ?

Alcmène. — Retournez, vous toutes. Quant à moi je désire la solitude pour quelque temps ».

Les jeunes filles ramassent leurs couronnes et chantent en quittant le bosquet : « Salut, ô soleil du matin, héraut de la lumière ! »

Alcmène, (*seule*). — Comme un matin calme et beau qui amène de sombres nuages et des tempêtes, telle est ma vie ! Qu'elle était belle son aube ! N'étais-je pas l'idole de mon père et de mes frères ? N'étais-je pas la bien-aimée du plus noble et plus beau d'entre tous les fils des hommes, Amphitryon ? et à présent que seulement dix-sept ans se sont écoulés depuis que ma naissance fut saluée avec des réjouissances, la vie est toute de larmes ! Car quoique mes yeux soient secs, mon cœur verse toujours des larmes de sang. Exilée et seule ! Triste est le sort d'un homme qui souffre ainsi ; pour une femme c'est comme l'annihilation, Qu'il était plein de brillantes espérances le matin de notre vie ! Qu'elle était belle notre duelle pensée de la réalisation de possibilités ! Et maintenant, mon Amphitryon, non seulement une mer de sang, mais le courant sombre de mon

vœu de vengeance roule entre toi et moi, Amphitryon, Hélas! Amphitryon! »

Amphitryon s'approche rapidement du bosquet et se tient debout devant elle, les bras étendus. Alcmène tend ses mains vers lui et aussi subitement les retire.

Amphithryon. — Ne craignez pas de toucher mes mains, car elles sont purifiées : purifiées par des rites cérémoniaux en vérité, mais combien plus efficacement par la profonde douleur de mon être ; vous m'êtes témoin combien m'était cher l'auteur de votre être qui est tombé accidentellement par ma main.

Alcmène. — A mes yeux vos mains n'ont eu sur elles aucune tache rouge. Ce n'est pas pour cette pensée que je vous retire mes mains.

Amphitryon. — Avec quelle pensée donc, assurément vous n'en aimez pas un autre!

Alcmène. — Non, non, je vous aime.

Amphitryon. — Dites-moi donc quel obstacle est intervenu entre nous?

Alcmène. — Mon serment, mon serment de vengeance.

Amphitryon. — Quel serment?

Alcmène. — Ecoutez, Amphitryon. Lorsque mon père revint de la guerre avec Pteralaus, guerre dans laquelle ses fils, mes frères, furent traîtreusement tués, comme je le rencontrais et lui souhaitais la bien-venue, il descendit de son cheval et prenant mes mains dans les siennes, devant ses guerriers, il dit : « Mes fils ont été traîtreusement tués, et celui qui me reste n'est qu'un enfant. De vous donc, si quelque chose m'arrivait avant que la juste rétribution soit accomplie, dépend la tâche de les venger. Vous pâlissez, vous tremblez; nul connaissant votre douceur ne confierait l'exécution d'une telle œuvre à vos propres mains : tout ce que je vous demande est de me jurer devant ceux-ci, mes frères d'armes, que vous vous donnerez à celui qui aura vengé vos frères, si les dieux interviennent pour me priver de venger leur mort de ma propre main. » Et je fis le serment.

Amphitryon — Et puis?

Alcmène. — La joie d'antan s'est enfuie de ma vie, et tandis que ceux qui m'entouraient pensaient que c'était parce que je pleurais les tués que mon rire cessait et que mes pas s'étaient ralentis, ma pensée était : « Tout mon amour est pour Amphitryon, comment donc puis-je l'exposer à un grand danger? » Et même au matin du dernier jour de la vie terrestre de mon père, je me déterminai à à aller à lui à son retour, le soir, pour le supplier de me relever de mon vœu solennel. Mais, hélas! il était trop tard, trop tard!

Amphitryon, (s'asseyant au côté d'Alcmène et serrant ses mains dans les siennes). — Maintenant alors tout va bien : assurément je vengerai les tués qui sont non seulement les fils de mon oncle et votre père, mais mes compagnons d'armes et mes amis.

Alcmène. — Je connais votre volonté intrépide, votre courage indomptable, mais exilé et seul, comment pouvez-vous prévaloir contre la puissance et la subtilité de Pteralaus qui est l'ennemi acharné des descendants de Persée (1).

Amphitryon. — Le roi de Béotie dans la capitale duquel j'ai été reçu avec hospitalité et qui lui-même a surveillé la purification rituelle de la tache, m'aidera.

Alcmène, (pensivement). — « Les Béotiens sont un peuple lent et lourd : la fertilité même de leur sol, et par suite la facile possession des nécessités de la vie est peut-être la raison de leur manque d'énergie active. En outre, ils sont superstitieux, et les bruits de la puissance magique de Pteralaus affaibliront leur courage ».

Amphitryon. — « C'est vrai. De moi-même je dépendrai pour la victoire, et ma force motrice ne me fera pas défaut, vu qu'elle est l'amour de ma bien-aimée. Dans l'unité se trouve la force ; or le bruit court que la maison de Pteralaus est divisée contre elle-même ».

Alcmène. — « Je voudrais bien savoir quelque chose à l'égard de la maison de Pteralaus, puisque c'est là que vous irez lorsque vous partirez d'ici ».

Amphitryon. — « Pteralaus s'est marié avec une belle et noble jeune fille aimée de la Déesse Athena et de laquelle il eut une belle fille unique nommée Comaetho. Peu après la naissance de celle-ci, Pteralaus porta un faux témoignage contre la jeune femme et mère, qu'il répudia afin de pouvoir satisfaire la passion qui l'avait saisi pour une jeune esclave qui, à ce qu'on dit, lui fut envoyée par un être qu'il avait forcé par art magique de le servir pendant quelque temps, mais qui avait échappé à son pouvoir. Par l'influence de cette esclave qu'il éleva au trône, le cœur du père est aliéné de sa fille, qui, en raison d'une prophétie qu'il tombera par la puissance de l'homme qu'elle aime, est devenue virtuellement une prisonnière dans le palais de son père pendant six longues années, c'est-à-dire depuis qu'elle a eu douze ans. Or ceux qui détestent les œuvres du magicien et Tyran, s'attachent à la fille par l'intermédiaire de laquelle ils attendent un libérateur, tandis que les espions et serviteurs de Pteralaus veillent dili-

(1) Amphitryon et Alcmène sont les descendants de Persée à la seconde génération. Persée est le fils de Zeus par Danaé.

gemment afin qu'aucun homme ne s'approche de Comaetho ».

Alcmène. — Je comprends ». Elle demeure silencieuse et pensive.

Amphitryon. — Que ma bien-aimée me dise pourquoi elle est ainsi silencieuse et pensive. Outre la force de notre unité, ne suis-je pas le favori de Zeus qui, dans l'or pur de l'Etat d'Essence, s'est revêtu dans l'aura de notre royale aïeule et engendra notre grand ancêtre ? »

Alcmèue (se penchant vers lui et chuchotant). — « Je n'ai pas une confiance entière en les dieux ».

Amphitryon. — « Peut-être ma bien-aimée se rappelle le dicton : « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes. » Mais ne craignez rien : « Ceux que des femmes telles qu'Alcmène aiment vivent longtemps ».

Alcmène. — « Je ne pensais pas à ce proverbe. Un présage de quelque chose que je ne puis pas définir m'opprime ; je donnerais des mondes pour que ce voyage fût terminé et que nous soyons unis en mariage ».

Amphitryon. — « Combien davantage moi-même ! (Il se lève.) Souffrez donc que je parte, afin de revenir plus tôt. Si je puis découvrir en quoi consiste la puissance de Pteralaus, le temps de mon absence sera bref. Voilà là-bas la jeune lune : quand elle réapparaîtra, je serai de retour et auprès de ma bien-aimée ».

Alcmène. — « Mais si non ? »

Amphitrvon. — « L'amour et la vengeance ne doivent jamais connaître de mais. Assurément je prévaudrai : donc pas adieu, ma bien-aimée, mais au revoir. Que la paix de Zeus le tout-puissant soit avec vous ».

Il l'embrasse tendrement et la quitte.

Alcmène. — « C'est étrange, pour la première fois depuis que le lourd nuage de douleur a obscurci la clarté solaire de ma vie, tout mon être depuis si longtemps ballotté par la tempête se repose d'un repos ineffable. Pourquoi ?

Peut-être est-ce l'effet de la Bénédiction de départ d'Amphitryon.

Peut-être suis-je sous l'ombre de la paix de Zeus, le tout-puissant. »

Une brume violette graduellement descend en s'épaississant autour d'Alcmène.

— Qu'elle est rafraîchissante — qu'elle est pleine de repos et de réconfort — la brume qui me surombre, la brume violette parsemée d'étincelles de radiance dorée !

En disant ces mots, elle s'étend sur le sol de la grotte et tombe en sommeil profond.

DEUXIÈME SCÈNE

La même grotte

Un mois plus tard. La lune pleine illumine la grotte. Seule Alcmène dort encore. Zeus sous la forme d'Amphitryon entre et pénétrant dans la brume violette se penche sur la dormeuse.

Zeus. — Alcmène, Alcmène ! Eveillez-vous, éveillez-vous !

Alcmène. — Qui m'appelle ? Il n'y a qu'un moment Amphitryon m'a quittée, et la voix n'est pas la voix d'Amphitryon.

Zeus. — Eveillez-vous et regardez-moi, ma bien-aimée.

Alcmène ouvre ses yeux alourdis du sommeil et murmure : C'est en vérité Amphitryon, mais combien embelli, combien glorifié. Dieux comme il est beau ! Et quelle voix merveilleuse ! Jamais je n'ai entendu une voix aussi puissante et aussi douce !

Zeus. — L'amour et le succès glorifient et embellissent la victoire.

Alcmène. — Alors vous avez réussi : vous êtes venu pour me dire que mon vœu de vengeance est accompli.

Zeus. — En effet. Et pour vous réclamer comme mienne à jamais.

Comme Zeus serre Alcmène contre sa poitrine, le nuage violet s'approfondit et les voile de la vue ; un sourd coup de tonnerre se fait entendre. La voix d'Alcmène se mélange avec le tonnerre. « L'extase et l'émerveillement, le ravissement et la peur m'accablent. Es-tu, en vérité, Amphitryon ? »

*
* *

TROISIÈME SCÈNE

Le palais de Pteralaus, roi des Taphiens. Amphitryon déguisé en ménestrel errant touche les cordes de sa cithare et chante une chanson Taphienne. Le roi, la reine et les principaux membres de la maison royale sont assemblés autour du ménestrel.

Comme il chante le dernier refrain : « Tout est permis en amour et en guerre », et que l'assemblée applaudit, le roi converse avec un de ses officiers qui s'approche d'Amphitryon.

L'Officier. — Jeune ménestrel le roi est content de votre don de musique et de chant, et il daigne vous retenir comme son harpiste spécial, pour que vous jouiez devant lui lorsque sa mentalité est troublée par de sombres présages, ou pour le bercer au repos lorsque ses nuits sont blanches.

Amphitryon. – Je suis aux ordres du roi.

L'Officier. — C'est bien. Il s'est répandu un bruit, que vous ne seriez pas le simple ménétrel que vous prétendez être. Quel est le nom de votre ancêtre ?

Amphitryon. – Zeus.

L'Officier. — Comme fidèle serviteur du roi des dieux?

Pteralaus (d'un air moqueur). — Zeus, Zeus. Que sont les rois devant les dieux? En vérité, Zeus ne me favorise point. Vous a-t-il par hasard envoyé pour donner le repos aux mânes des fils d'Electryon? Etes-vous par hasard, seul ennemi, le fils du feu monarque de Mycenae ?

La Reine. — Non. Lécymnius n'est qu'un enfant, c'est pourquoi Sthenelus, le frère d'Electryon a pu monter au trône sans opposition et bannir Amphitryon qui était le tuteur de l'héritier choisi du monarque et le fiancé de sa fille unique, Alcmène, qu'on dit être la favorite d'Aphrodite, comme Comaetho l'est de Pallas. En vérité, si Alcmène manque de beauté comme Comaetho manque de sagesse, je n'envie guère les protégées des déesses.

Le Roi. — Ne parlez pas ainsi de Comaetho en public, car il y a beaucoup de nos sujets qui la regardent avec une affection et un respect qui tiennent de la vénération, et qui n'hésitent pas à vous attribuer mon éloignement d'elle.

La Reine. — Bah ! (s'adressant à une de ses dames à voix basse). Si nos desseins réussissent, Thanatos coupera bientôt de sa tête une de ses mèches d'ébène et une fois ôtée de mon chemin, que ce soit le dieu du ciel, des mers ou des océans qui réclame la partie immortelle de Comaetho, que m'importe ?

Comatheo entre et se tient debout cachée par un pilier.

Une suivante. — Qui pensez-vous, ma reine, que soit ce beau ménestrel qui ne ressemble point à ses semblables qui errent de cité en cité, en touchant leurs cithares et en chantant des ballades d'amour, d'intrigues ou de guerre, pour pouvoir manger et boire avec les serviteurs dans les palais des seigneurs et gagnent ainsi de quoi se vêtir de manière pittoresque et de quoi acheter des cordes pour leurs cithares ?

La Reine. — Qu'importe qui ou quoi qu'il soit; ou d'où il vient?

La suivante. — La reine a-t-elle oublié le présage de son

songe ; comment elle vit la voie qu'elle montait pour atteindre son but assombrie par l'ombre d'un jeune homme, et comment elle entendit une voix qui disait : « Sombre est l'ombre humaine qui est jetée sur le chemin de la vie par le feu du courroux de Zeus ». Lorsque j'entendis le roi se moquer de lui lorsqu'il réclama le roi des dieux comme son maître, cette pensée jaillit en moi : « Voici celui dont l'ombre assombrit le chemin de la reine ».

La Reine. — Cela se peut. En tout cas, en l'enlevant non seulement du chemin de ma vie, mais de celui de la vie même, nous mettrons fin à tout danger.

La suivante. — Nous ne savons pas qui il est ; ne se pourrait-il pas que son assassinat fut lui-même le plus grand danger.

La Reine. — Assassinat ! Sotte que vous êtes !

La suivante. — Quel est donc le plan de la reine ?

La Reine (s'avançant de quelques pas, lentement et se dirigeant vers le pilier). — « Tout le monde sait comment le roi se vante de posséder des pouvoirs surhumains, et cette idée le possède de plus en plus fortement depuis qu'il a réussi a accomplir la chute des fils héroïques d'Electryon. Celui-ci tomba sur le champ de bataille, tué par une main non humaine : il tomba le lendemain de la fête de la lune pleine. Levez vos yeux au-dessus du pilier élevé en souvenir de la victoire de Pteralaus, et dites-moi ce que vous voyez.

La suivante. — Je vois la lune pleine, tellement radieuse que sa clarté fait pâlir celle des étoiles autour d'elle.

La Reine. — Ceci proclame l'avent de ce dont le roi se vante comme étant « sa nuit de puissance. »

La suivante. — Et alors ?

La Reine. — Je persuaderai au roi que le beau ménestrel est envoyé par Zeus pour ruiner son pouvoir, et qu'afin de frustrer le plan du monarque des dieux, ce qu'il a à faire de plus sage est de défier ce jeune homme au combat non pas physique, mais nerveux. Pendant cette lutte, il n'est pas douteux que Pteralaus lui retirera son être nerveux et il sera trouvé mort dans son lit sans aucun signe ou marque de violence

Comaetho (sotto voce). — Ah ! encore une victime ! »

Pteralaus (qui se tient debout près d'Amphitryon, en écoutant les doux accords de sa cithare). — En écoutant la mélodie de ce jeune ménestrel, mes passions sont bercées au repos et des premiers souvenirs s'éveillent à la vie. Quoi ! si ceux qui sont fidèles à la mère de Comaetho comme ils le sont à elle-même devinaient véridiquement ?

Quoi, si l'esclave pour laquelle j'ai répudié la reine était une adepte, une sorcière ?

La reine posant sa main sur son bras et indiquant de l'autre main la lune pleine : « Monseigneur se souvient-il que ceci est sa nuit de puissance.

Pteralaus. — C'est vrai : c'est la deuxième lune pleine depuis que les fils d'Electryon tombèrent devant moi comme un fruit qui promet devant la maladie qu'apporte la brume. Il y a une lune pleine, depuis que ce jeune ménestrel a joué à la porte de notre palais.

La Reine. — « Que mon seigneur le roi entre dans le palais avec moi, pour manger, boire, se reposer et se préparer à la victoire pour sa nuit de puissance.

« Quant à ce ménestrel, c'est à propos de lui que je voudrais parler au roi. »

Le roi et la reine, suivis de leurs serviteurs montent les marches, et entrent dans le palais ; comme les portes se ferment la musique de la cithare cesse.

Ampyitryon (seul). — « Demain, le temps que je me suis donné pour l'œuvre de vengeance se termine, et il faut bien que je retourne à Alcmène et la réclame en vainqueur ou m'avoue vaincu et y renonce à jamais. Que Pteralaus possède quelque secret occulte de puissance, je n'en doute plus, mais de quelle nature ? je suis incapable de le découvrir.

« Une voix mystérieuse, en moi, m'avertit que cette nuit même le dé sera jeté. Lorsque le crépuscule cédera la place à la nuit, si aucune heureuse inspiration ne me vient, j'évoquerai solennellement la divine origine de l'être de mon père, que les hommes adorent sous le nom de Zeus. Néanmoins, comme Alcmène, je me méfie des dieux qui prennent la forme des hommes afin de jouir de l'amour des plus belles des filles des hommes. Que ne se peut-il que quelque être humain ait la volonté et le pouvoir de m'aider.

Comaetho (qui s'est approchée d'Amphitryon inaperçue). — Comaetho a la volonté de vous aider, et peut-être la puissance aussi.

Amphitryon (se levant.) — Comaetho, la fille du roi !

Comaetho. — Parlez doucement. Venez avec moi sous l'ombre du monument funèbre nouvellement construit, qui couvre les corps des héros tués, des vaillants fils d'Electryon. Ici les portes ont des yeux et les murs des oreilles. Suivez-moi. »

Comaetho descend les marches de côté de la terrasse et va sous la balustrade jusqu'au monument, suivie d'Amphitryon.

— « Ici nous ne pouvons pas être vus du palais, et si

quelque personne approchait vous pourriez vous cacher sous l'arche qui conduit au sépulcre : Quand à moi, personne ne s'étonnera de me trouver ici, puisqu'il est connu que je n'eus aucune part à l'assassinat des fils d'Electryon, et que je viens ici souvent pour recommander leur être nerveux et ce qu'il enveloppe à la protection et aux soins divins et spécialement à ceux de Pallas, à qui je fus dédiée, quand fut bannie ma mère, avant que je fusse consciente de la signification de cette dédicace.

Amphitryon. — Si jeune, si sage, si belle! Cette dédicace n'est pas naturelle et est impie : vous êtes digne d'être la mère de milliers.

Comaetho. — N'en parlez pas. C'est pour parler de votre sort, non du mien que je vous ai amené ici. Vous avez sans doute observé que la reine après s'être entretenue avec son amie, esclave et confidente, emmena le roi; savez-vous pourquoi?

Amphytrion. — Je n'ai pas même observé qu'il en fut ainsi. Celui qui est absorbé dans la pensée qui est formation n'observe pas les événements extérieurs sans importance.

Comaetho. — Celui-ci est le précurseur d'un événement qui n'est pas sans importance : le dessein de la reine est de persuader Pteralaus de vous envoyer, cette nuit, qu'il appelle sa nuit de puissance, un défi nerveux afin de prévaloir contre vous comme il a prévalu contre les fils d'Electryon. Vous n'avez pas de temps à perdre à discourir, vu qu'il ne s'en faut que de quatre heures qu'il soit minuit. Dites-moi donc : « Accepterez-vous le défi de Pteralaus ou lui échapperez-vous par la fuite? »

— Pourquoi m'interrogez-vous ainsi?

— Pour pouvoir vous aider, si vous acceptez le défi et vous donner au moins une chance de victoire : si vous désirez fuir pour vous en offrir le moyen.

— Je vous remercie. Quels sont ces moyens?

— Si vous acceptez le défi du roi, je suis ici pour vous révéler le secret de sa puissance. Si vous fuyez, pour échanger avec vous les vêtements extérieurs : Autrement vous ne pourriez pas aisément vous échapper, car on soupçonne que vous n'êtes nullement un ménestrel errant, et des ordres ont été donnés pour qu'on ne vous permette pas de passer les portes de la cité.

— Et vous?.. Si l'on découvre que la fille du roi aide l'ennemi du roi quel sera son sort?

— Il y a des conditions dans lesquelles une vierge consacrée à Pallas tient la vie comme à peu près sans valeur.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'y a pour elle aucune espérance de réaliser sa suprême possibilité : aimer et être aimée.

— Après une brève réflexion, je suis décidé d'accepter le défi nerveux de Pteralaus. Advienne ce qui pourra, je préfère risquer tout pour gagner peut-être Alcmène, que de perdre celle pour l'amour de qui principalement ma vie est précieuse.

Comaetho (en soupirant d'un air las.) Vous l'aimez donc ainsi profondément ?

Amphitryon (sérieusement). — De tout mon être.

Comaetho (entrelaçant ses mains sur son cœur comme pour calmer son battement). — Ecoutez, pendant que je vous révèle le secret de la puissance de Pteralaus.

Amphytrion. — Attendez un moment. Oubliez-vous que l'homme que vous mettez ainsi en mon pouvoir est votre père ?

Comaetho. — Je n'oublie rien. Celui qui est l'auteur de la conception d'un être pour la gratification seulement de sa propre passion animale et qui non seulement persécute et opprime le fruit de cette conception, mais fait tout son possible pour rendre l'existence dont il est l'auteur inutile et misérable, n'est pas digne du nom sacré de père. Chronos a relativement peu d'adeptes et d'adorateurs en raison de la vulgaire légende qui lui impute le fait d'avoir dévoré ses propres enfants ; nombreux sont ceux que les hommes honorent et élèvent aux principaux sièges de puissance, qui procréent des enfants afin de les engouffrer dans le ventre de l'ignominie et de la souffrance.

— Voilà que parle la vraie fille de Pallas.

— Ecoutez et notez les paroles que je dis. Il vous est connu, à vous leur descendant, comment Zeus lorsqu'il engendra Persée vint à Danaé lorsqu'elle dormait en sommeil de trance, en l'état d'essence effective et se matérialisa dans son aura, de sorte qu'elle devint mère du héros. En souvenir de la radiance dorée, dans laquelle le monarque des dieux visita Danaé, il lui accorda sa requête que l'enfant né de son embrassement et, au cas de sa transition, un de sa race aurait la puissance d'essence : en signe et marque de quoi, un cheveu d'or pur se trouverait sur la tête de l'héritier élu. Ce cheveu d'or, par la puissance des ennemis de la race de Persée a été transféré sur la tête de Pteralaus : c'est pourquoi il put prévaloir contre Alcmène et contre les fils d'Electrion. Une fois privé du cheveu d'or, sa puissance s'évanouira comme un brouillard malsain lorsque le soleil se lève.

Amphitryon (pensivement). — Et Zeus, où est sa connaissance et sa justice pour qu'il permette que cette chose soit ?

Comaetho. — Les dieux ne sentientent les choses terrestres que par l'intermédiaire de l'homme. Pteralaus a le cheveu d'or avec le possesseur duquel Zeus est accoutumé au rapport et par conséquent il possède la puissanee dont le cheveu est le signe extérieur.

Amphitryon. — L'enfant de Pallas est sévère pour les Dieux. »

Comaetho. — La vérité est souvent non seulement sévère comme la justice mais dure comme un gant de fer : mais ce n'est pas le moment de faire des théories, mais de la pratique ; ce n'est plus le temps des mots, mais des actes. Je suis ici pour vous aider et vous assurer la victoire dans la lutte de cette nuit pour la maitrise : sachant que par l'amour que vous avez pour Alcmène vous choisiriez le combat plutôt que la fuite, je vous ai apporté le cheveu d'or. (Comaetho prend de son cou un sachet, l'ouvre et donne à Amphitryon le cheveu d'or.)

Amphitryon. — Les paroles sont impuissantes pour exprimer ma gratitude. Dites-moi, ô flle de roi, ô enfant de Pallas pourquoi vous avez ainsi risqué votre vie et votre liberté pour le triomphe d'un pauvre exilé qui est un étranger et un inconnu ?

Comaetho. — Parce que je l'aime.

Amphitryon. — Cependant vous saviez ou deviniez que j'aime Alcmène.

Comaetho. — Est-ce que ceci étonne le descendant du héros ? Amphitryon ne comprend-il pas la vérité de ces paroles : « *La concupiscence est l'avarice : l'amour est la générosité.* » L'amour de Comaetho est aussi pur que l'or éprouvé par le feu dans la fournaise de la souffrance : c'est pourquoi mon bonheur est dans le bonheur de celui que j'aime, il n'y a là aucun mystère.

Amphitryon. — C'est sublime.

Comaetho. — Dites plutôt que c'est naturel. Mais allez maintenant : mangez, buvez et reposez-vous ; de cette manière vous vous préparez le mieux à recevoir l'aide puissante de Zeus que Pteralaus, au mieux n'avait pu recevoir que partiellement. Veillez à garder le cheveu d'or comme la prunelle de votre œil.

Amphitryon. — En souvenir de la fille de roi, de la main de laquelle je reçus le précieux don, je le garderai. (Il prend la main de Comaetho dans la sienne.) Souvenez-vous toujours que si vous avez besoin du secours d'Amphytrion il est à vous à tout jamais.

Comaetho. — Ne vous attardez pas : ne parlez pas, ne faites que partir, et vous préparer à la lutte.

Amphytrion. — Je voudrais bien tarder, mais vous avez raison, en votre conseil, et il faut forcément que

je vous obéisse. Au revoir Comaetho. A bientôt. (Sortie d'Amphytrion).

Comaetho (tristement). — Adieu. Adieu à jamais.

*
* *

SCÈNE IX

Sur un nuage violet et or : Zeus est assis parmi les dieux qui l'entourent.

Zeus. — J'ai des nouvelles pour vous, ô vous les dieux.

Bacchus. — Quelles nouvelles ? Le jus des vignes terrestres a-t-il reçu son ancienne abondance d'or assimilable, ou l'épi mur du blé son argent pur ?

Zeus. — Non pas, seigneur de la vigne et du blé.

Cupidon. — Je devine que Zeus a plus d'affinité avec les belles filles des hommes qu'avec leurs vignes et leur blé. Peut-être a-t-il trouvé parmi elles une autre Danaé vers qui il est descendu dans le resplendissement de l'or d'Essence.

Zeus. — Ce ne serait là aucun progrès. J'ai visité, il est vrai, la plus belle des sensitives royales terrestres à la portée de ma sentientation : mais cette fois-ci, je me suis servi temporairement de la forme physique de l'époux attendu ; pendant notre rapport je l'ai entrancé et j'ai pris son corps. Dans la forme d'Amphitryon qui, par le signe du cheveu d'or, m'a évoqué pour que je l'aide à vaincre Pteralaus, j'ai visité Alcmène vers laquelle lui, tout inconscient de mon escapade, retournera cette nuit. Ainsi par mon descendant de la belle Danaé, j'ai perpétué ma puissance sur les hommes, en continuant et réédéifiant la race de notre fils Persée. Et ceci joyeusement, car, en vérité même, jamais je n'ai vu une vierge mortelle ou déesse immortelle qui puisse être comparée en beauté à Alcmène.

Comme Zeus parle ainsi, Hera l'épouse de Zeus apparaît sur le bord doré du nuage violet.

Hera (sotto voce). — « Quelle trahison nouvelle, quel blasphème est ceci ?

Zeus. — Lorsque la nuit et le matin se rencontreront, sept lunes et dix-sept jours se seront perdus dans l'océan du temps depuis la conception de l'enfant que je destine à gouverner toute la race de mon fils Persée. Le fils de Danaé, qui était né à midi, lutta avec des êtres voilés par la chair et le sang et les vainquit : le fils d'Alcmène, qui sera né à minuit luttera avec les êtres nerveux qui sont contre sa race, et prévaudra puissamment.

Hermes. — Vous plait-il de raconter comment vous avez pu prendre la forme d'Amphitryon.

Zeus. — Après qu'Amphitryon m'eut solennellement évoqué par le signe du cheveu d'or et eut, non sans difficulté à cause des puissances que Pteralaus avait assemblées autour de lui pendant qu'il possédait ce signe, vaincu et retiré la force vitale de son adversaire, le vainqueur était très fatigué. Dans sa lassitude, il m'évoqua en disant — : « Zeus, notre ancêtre, c'est un rejeton de la race des fils de Danae qui souffrit tant par fidélité pour vous, qui vous appelle : Il est vrai que j'ai prévalu sur Pteralaus, mais ma force est épuisée et quiconque me trouvera en ce lieu peut me tuer. Couvrez-moi, je vous prie de votre puissance protectrice, comme d'un manteau violet, pour que je me repose et recouvre ma force. Alors je le couvris d'un double enveloppement, l'un de puissance, l'autre d'invisibilité, et aussitôt qu'il eut quelque peu recouvré la force, il s'endormit d'un sommeil profond, réparateur. Or tandis qu'il dormait ainsi, ses pensées se concentraient vers Alcmène et elle me devenait visible par leur intermédiaire, et je perçus qu'elle était très belle. Je retirai d'Amphitryon. trois degrés de son état d'être nerveux et tout ce qu'il enveloppait et m'étant revêtu sans difficulté, en raison de la puissante matérialisation aurique qui pénétrait l'habitation de Pteralaus, je pris la forme physique d'Amphitryon.

Hermes. — Mais selon la parole d'Illittuyai, Alcmène conçut deux enfants.

Zeus. — Celui dont j'attends l'avent dans le monde, pour que ma puissance puisse par son intermédiaire s'étendre non seulement sur la race de Persée, mais sur la terre entière, est le seul dont je sois responsable. Quant au deuxième enfant, il fut probablement engendré par Amphitryon, puisqu'ayant exécuté mon plan et satisfait mon désir, je forçai Amphitryon de rentrer dans son propre corps que *j'avais pris pour quelque temps sans sa permission ou sa connaissance*, et il retourna à toute vitesse à Thèbes, où Alcmène attendait sa venue.

Hermes à l'Assemblée. — Retirons-nons du banquet céleste auquel Zeus nous a conviés, afin de célébrer avec joie la naissance de son fils d'une mère humaine, pour qu'il puisse présider à sa naissance *comme Amphitryon.*

Zeus. — Votre pensée était la mienne ; mais depuis le temps où Amphitryon reprit le corps que pendant quelques heures j'avais habité, je n'ai sur ce corps, en raison de sa puissance individuelle, aucune domination. Néanmoins j'aimerais être seul.

Hera à Illittuyai. — C'est bien. L'absence de Zeus rend mon plan réalisable.

Illituyai. — Quel est le plan de la Reine des Dieux.

Hera. — Cela je vous le dirai avant longtemps. A présent attendons ici inaperçues. »

Lorsque les dieux ont laissé Zeus seul, Hera s'approche de lui.

Hera. — « J'ai entendu en entrant, votre vantardise de devenir cette nuit le père d'un fils qui gouvernera les descendants de Persée et accroitra votre puissance sur la terre et l'homme. Ne froncez pas vos sourcils ; vous ne m'êtes pas précieux comme vous l'étiez lorsque par jalousie j'incitai le père de Danaé à la persécuter, elle et votre fils Persée : je suis ici comme votre amie.

Zeus. — Vous n'êtes plus jalouse : quel bonheur !

Hera. — La jalousie est la fumée du feu de l'amour ou de la passion. Il n'y a point de fumée sans feu. Vous souciez-vous de ma preuve d'amitié ?

Zeus. — Je me soucie toujours de l'amitié des puissants.

Hera. — Estimez-vous aucune chose sacrée ?

Zens. — (Après avoir hésité pendant quelque temps) J'estime qu'une chose est sacrée.

Hera. — Et cette chose est ?

Zeus. — Ma puissance sur la terre, puissance que cet enfant sera un moyen d'accroître et de consolider.

Hera. — Vous savez combien sont puissants les êtres qui s'assemblent autour du possesseur du cheveu d'or : vous savez aussi que tous ceux qui ont servi Pteralaus sont contre l'enfant : *vous savez aussi votre incapacité de sentienter aucun être de naissance humaine, sauf par l'intermédiaire d'un être de naissance humaine* : vous savez que pour moi il n'en est pas ainsi et vous savez la capacité d'Illituyai qui me sert si fidèlement.

Zeus. — Hélas ! trop bien.

Hera. — Jurez-moi par votre propre puissance, puisque c'est la seule chose que vous estimiez sacrée, que vous voulez priver le fils d'Alcmène de ses droits.

Zeus. — Ecoutez, je ne ferai avec vous, ni personne, de conditions.

Hera. — Ni dieux, ni hommes ne perdent le respect d'eux-mêmes ou des autres, en comprenant avant de parler. Le serment que je vous demande n'est pas que l'enfant de la race de Persée né cette nuit soit privé de ses droits, mais que vous les lui confirmiez et à lui seul.

Zeus, — Certainement, je confirme ces droits à l'enfant qui sera né de la race de Persée cette nuit.

Hera. — Et vous le jurez par votre propre puissance.

Zeus. — Par ma propre puissance, je le jure.

Hera (à voix basse). — A moi ! ô Dieux, c'est Hera votre reine qui vous appelle. »

Tous les principaux dieux entrent et s'assemblent autour de Zeus et Hera.

Hera. — Je vous ai appelés pour que vous soyez témoins du vœu solennel de Zeus qui jure par sa propre puissance que l'enfant qui sera né cette nuit de la race de Persée, sera le gouverneur de cette race. (à Zeus) Jurez maintenant devant les dieux assemblés.

Zeus. — Je jure que l'enfant qui sera né cette nuit de la race de Persée, sera le gouverneur « de sa race ».

A un signe de Hera, Illittiyai s'approche.

(Hera à part à Illitiyai) :

« Hâtez-vous vers Argos et obligez la femme de Menelas qui a banni Amphitryon et Alcmène, d'enfanter son fils cette nuit, et retardez la naissance du fils d'Alcmène.

Illittiyai. — Que la volonté de ma reine soit faite. (sortie d'Illitiyai).

Héra (à elle-même). — Ni l'amour, ni la puissance ne me rendent capable de prévaloir contre Zeus. C'est pourquoi j'ai recours à la subtilité.

(A haute voix aux dieux). — Vous êtes mes témoins. Je vous remercie.

Bacchus. — C'est une joie de servir la beauté. C'est un honneur de servir la reine céleste.

Les dieux en chœur. — Bacchus à parlé pour nous tous.

Hera. — Encore une fois je vous remercie. (*à part à Zeus*) : Vous froncez les sourcils. Voudriez-vous monopoliser le goût des dieux pour la beauté, ou est-ce un filet de la fumée de la jalousie qui s'élève pour me montrer qu'il y a encore une braise ardente dans la fournaise de... fournaise de quoi.

Zeus. — Il est plus facile de prévaloir contre toute l'assemblée des dieux et des hommes, que contre une seule déesse ou femme ! (sortie de Héra. Hermes entre).

Zeus. — Dites moi, Hermes, mon fils, déclarez-moi par votre sagesse, ô fils de la fille d'Atlas, comment voyez-vous les déesses célestes et terrestres ?

Hermes. — Comme les réflectrices des dieux et de l'homme.

(A suivre.)

LÉGENDE ÉGYPTIENNE

(Suite)

Ainsi s'écoulèrent mille ans ; alors encore une fois j'entendis la voix d'Anubis disant : « Venez dans votre corps nerveux intégral pour voir la terre et l'homme à présent que 7283 ans se sont passés depuis le fondement de Memphis, le siège de la sagesse de Misraim.

Ainsi je sortis en laissant mon corps dans ma tombe (que personne n'avait encore découverte) et Anubis alla dans mon aura. Après que je me fus reposé du repos de l'assimilation aurique je dis au dieu : -- Où est la divinité dont celui qui m'appela il y a mille ans a parlé ? » Anubis répondit : « Il est passé à la région des mythes comme font les Dieux de toutes les nations et peuples lorsque la conception et la pensée des hommes leur sont retirées. Ne soyez pas inquiet, il y a des êtres qui veillent et attendent le temps où les hommes seront prêts pour la manifestation terrestre du Sans forme. Vous vous éveillez dans un temps de transition et toute transition est douloureuse. »

Mais je ne voulais pas secouer mon fardeau de douleur et de désappointement me souvenant de nos hautes aspirations des jours d'antan. Compatissant à ma détresse, Anubis dit : « Je vous guiderai dans un songe à un lieu vers le domaine de Khons (1). Là sont cachés les vrais fils de Ma et de Maut, (2) cachés jusqu'à ce que la tyrannie soit passée. »

Alors il me sembla que je m'endormais et qu'un nuage m'emportait vers le royaume de Khons.

(1) Le soleil levant.

(2) La Vérité et la Mère universelle.

Je m'éveillai au bord d'une cité dans le désert : « Voyez s'exclama Anubis, ici la misère n'est pas. Il n'y a aucune loi non naturelle, aucune dispute domestique, aucune oppression des faibles par les forts, aucune lutte à propos des divinités, ou à propos de la mortalité, car les habitants de cet endroit sont naturels et libres, et fidèles, à travers les éons du temps, à leur légitime gouverneur et évoluteur divin, humain et animal — l'homme évolué : ici ils gardent le lieu de refuge avec dévouement. »

Comme Anubis parlait ainsi nous traversâmes la cité, dont la forme était comme une clôture circulaire, jusqu'à ce que nous arrivâmes au refuge du petit nombre des hommes les plus évolués des fils de Misraim. Comme j'allais entrer dans l'habitation centrale, un des habitants de la clôture vint vers moi avec les signes d'une extrême joie, et couvrit mes mains de baisers. Surpris de ce témoignage d'affection chaleureuse je dis : « C'est une belle chose d'être ainsi accueilli avec affection, mais j'ignore qui vous êtes ou pourquoi vous m'accueillez ainsi. »

Il répondit d'une voix pleine de tendresse : « Pensez-vous que je puisse oublier ou cesser de remercier et de louer l'homme qui sauva ma vie et me donna la nourriture et l'abri ? » Je le regardai avec un étonnement sincère et dis à Anubis : « Quel rara avis est celui-ci ? l'expérience m'a enseigné que la gratitude chez l'être humain est aussi rare à trouver que... que...

— « L'ibis sacré dans l'Egypte... Si vous le voulez, restez pendant quelque temps dans ce lieu de clôture, pour que vous puissiez étudier les peuples avant de passer jusqu'à la maison des évolués qu'ils entourent et protègent. »

Très volontiers j'acquiesçai à la proposition d'Anubis et partout celui chez qui se trouvait la gratitude m'annonçait en disant : « Voici mon ami » et ceux à qui il parlait ainsi me recevaient avec une hospitalité chaude et ensoleillée. Plus je voyais ce peuple, plus je m'émerveillais du bien-être et de la liberté qui les caractérisaient. Ils n'avaient

qu'une loi, la loi de charité. Ils n'avaient qu'un culte, celui de l'homme évolué, dont Ils entouraient le lieu de demeure, non pas par contrainte mais par attraction, et à qui ils étaient entièrement fidèles. Aucune entrave non naturelle n'était ici, aucune politique, aucun mensonge, aucune calomnie, aucune querelle domestique, aucune oppression des faibles par les forts.

A la fin d'un jour lunaire je dis a Anubis : « Jamais pendant mes vies je n'ai rencontré un peuple tel que celui-ci, si courageux, si simple, si loyal et si fidèle, si humble et si sincère, si aimable et si généreux. Qui sont-ils et d'où viennent-ils ? et surtout qui est celui qui m'a souhaité la bienvenue avec une si sincère affection, avec des remercîments sentis au fond du cœur, mais de qui je n'ai aucun souvenir. »

— Celui qui vous appelle son ami est Kelb que vous avez sauvé quand il se noyait et que vous avez soigné.

— Kelb, Kelb, je ne comprends pas.

— Néanmoins c'est très simple. Un Dieu à la mode, trouvant qu'il ne pouvant rien faire de l'homme animal, eut la conception, en raison de ses qualités supérieures d'évoluer l'ami de l'homme et vous pouvez porter témoignage par vous-même de l'heureuse réalisation de cette possibilité. Ici il n'y a aucune loi faite par la politique, par conséquent aucune transgression, aucun esclavage, par conséquent aucune anarchie. Cela est bon, n'est-ce pas ?

— Mais Kelb, Kelb était un chien ?

— Justement. Ce sont les amis de l'homme que l'homme a évolués. Lorsque je vous éveillerai après que mille ans seront encore écoulés, peut-être les chiens hériteront de la terre.

— Je n'ai pas l'intention de m'endormir, répondis-je résolument, les actualités sont beaucoup trop intéressantes pour qu'on s'endorme en les traversant.

— Soit, dit la voix d'Anubis claire comme le son d'une trompette d'argent. Entrez donc dans la demeure de

l'homme Divin pour que vous vous évoluiez et deveniez un évoluteur. Vous pourrez constater que quoique beaucoup ait été oublié de l'ancienne sagesse, beaucoup de notables découvertes ont été faites, et je ne doute pas que vous reconnaissiez dans l'ensemble la supériorité actuelle.

Je levai la tête fièrement en répliquant : « Je refuse d'entrer dans l'habitation de ces parvenus qui sont pour nous comme un champignon en comparaison d'un majestueux palmier centenaire. Me suis-je endormi maintes fois pour mille ans et ne suis-je ressuscité que pour me trouver inférieur à ces hommes de rien ?

Il est vrai que j'ai dormi pendant mille ans plus d'une fois, et, en m'éveillant, j'ai trouvé que l'humanité m'était de moins en moins sympathique. »

Anubis répondit : « Pour un homme qui s'appelle un homme évolué, dormir pendant la lutte pour l'amélioration de la terre et de ses habitants au lieu de travailler pour elle, et s'éveiller après un si long repos pour se réjouir du rêve dans lequel il voyait l'homme non évolué supplanté par des chiens est un triste évènement. Celui-là seul est digne d'être appelé le fils de Misraim, qui utilise ses forces pour l'évolution de ses semblables : Celui-là est indigne même du nom de chien qui les laisse dans leur douleur et dans leur souffrance, pendant qu'il se repose avec l'espoir de jouir des labeurs d'autrui. Néanmoins je ne vous traiterai pas avec une exagérée sévérité. *Soyez un chien !* »

Je dis : « Anubis, peut-être j'ai erré, mais considérez de quelle grande aide il est en mon pouvoir d'être pour les Dieux : que deviendriez-vous s'il ne se trouvait sur la terre que des hommes équilibrés et véritablement évolués ? »

—*Le danger n'est pas immédiat* ; quant à vous, pour la troisième fois, je vous le dis : « *Soyez un chien.* » Le Dieu parlant ainsi tendit son sceptre vers moi ; alors un lourd sommeil m'accabla et je ne sus plus rien, jusqu'à ce que je

m'éveillai à la porte extérieure du tombeau où je hurlai lugubrement. Un groupe d'étrangers s'approcha attiré probablement par mes hurlements. L'un du groupe dit : « Quel beau jeune chien de race pure ! » Un de ses compagnons répondit : « Et aussi fidèle qu'il est beau, car, sans doute, il hurle à l'entrée du lieu où son maître ou quelqu'un qu'il aimait le mieux a été déposé. » Je donnai une série de glapissements et d'aboiements courts qui signifiaient : « En vérité je me lamente de celui que j'aimais le mieux dans la terre entière, mon très cher moi. » Mais ils ne comprenaient pas la langue des chiens. Celui qui avait parlé le premier dit : « C'est dommage de laisser ce pauvre chien dans ce lieu isolé pour périr de faim. » Et comme il parlait, je sentis que les douleurs de la faim me saisissaient. Un du groupe me jeta un morceau de pain, que je dévorai avidement. Alors le premier m'appela d'un ton caressant, en disant : « Bon chien, bon chien, viens ici. » Mais je ne bougeai pas de ma place en raison de l'amour de mon corps dans lequel je désirais ardemment rentrer pour en reprendre possession. Un autre du groupe dit : « Je sais comment nous pouvons le capturer. »

Peu après, un groupe de serviteurs s'approcha apportant une tente, des vivres et des couvertures sur des ânes. Celui qui avait parlé le dernier me jeta un morceau de viande que je dévorai voracement.

La viande contenait un puissant anesthétique et pour la deuxième fois je perdis conscience. Lorsque je m'éveillai, j'étais enchaîné à une grande niche ; et ayant fait tous mes efforts pour me débarrasser de la chaîne et ayant bu de l'eau du vaisseau qui se trouvait près de là, je recommençai mes glapissements et mes hurlements. Pendant longtemps, personne ne fit attention à moi, ensuite un domestique s'approcha et me jeta des os, en disant :

« Brute, tais-toi. »

Je m'élançai vers lui indigné mais ne pus pas l'atteindre et ne possédant pas, en raison de l'hérédité, la patience de

la race canine, je montrai mes dents blanches et me jetai follement çà et là à la limite de ma chaîne. Ce que voyant, l'homme s'en alla et revenant avec un long fouet, me fouetta jusqu'à ce que je me retirasse découragé dans ma niche comme un chien plus triste et plus sage. Après ceci j essayai la voie des caresses pour obtenir la faveur ; mais à cause de la réputation de méchanceté que j'avais acquise, ce système fit faillite complète. Ainsi les mois succédaient aux mois et mes souffrances à cause du manque de liberté, de la négligence et de la suppression générale de toutes les choses spéciales dont je m'étais réjoui furent terribles. En vain j'invoquai Anubis pour qu'il me rendit à la forme humaine : une fois seulement, le Dieu condescendit à me répondre, en disant :

« Taisez-vous, suis-je le gardien des chiens ? »

Un jour les choses arrivèrent à un comble ainsi que suit. Un petit chien de basse race, un chien du peuple osa s'asseoir juste hors de la portée de ma chaîne et regarder le plat dans lequel je mangeais. En langue de chien je lui dis le grand abîme qui nous séparait, mais il continua de regarder mon os et de remuer sa queue coupée court, action que j'interprétai comme équivalant à la notion que la nourriture qui était bonne pour moi était bonne pour lui ; aussi son attitude m'exaspéra tellement qu'avec un violent effort, je brisai tout d'un coup un lien de ma chaîne, tuai le petit impertinent sur le lieu et tout petit chien que je rencontrai. En me précipitant follement dans ma rage, je rencontrai une bande d'ouvriers et je mordis la jambe de l'un d'eux qui me barrait la voie. On criait — : « Le chien est enragé » alors un fer siffla en fendant l'air et poussant un cri qui pour mes meurtriers semblait celui d'un chien mais qui était réellement « Anubis, Anubis » je tombai par terre ; le fer m'avait percé le cœur : M'extériorisant de la forme abattue qui avait été mon habitation, je poursuivis mon chemin vers l'entrée de la tombe que j'avais bâtie et de laquelle j'avais été arraché

par violence, mais comme j'en approchais voilà qu'Anubis se tint debout devant moi.

— « Votre orgue et votre arrogance comme chien ont prouvé, même plus que votre orgueil et arrogance comme homme que vous êtes impropre à être classé parmi les hommes. Voilà la forme qui vous convient. »

Ce disant, il m'indiqua un paon et je fus forcé d'en prendre possession : Je m enfuis vers une touffe de palmiers, en huant de rage, rage qui bientôt se mélangea de peur, lorsque je compris la quantité et la qualité inférieure de mon cerveau, qui était beaucoup moins capable que celui du chien de manifester mon intelligence. Néanmoins après quelque temps, ma souffrance, mon regret diminuèrent avec mes aspirations et je compris vaguement que la capacité de la souffrance est proportionnée à l'évolution de l'intelligence, et qu'aspirer c'est souffrir. Néanmoins je sentis que ma nature n'était pas changée, et je passai les jours en étalant ma queue semblable à un éventail, au plumage splendide, et en étendant mon cou long et gracieux pour garder à distance les petits oiseaux que je sentientais être mes inférieurs. Un jour comme j'étais occupé à cette occupation naturelle, je me sentis la queue saisie et malgré mes efforts pour me délivrer, un homme fort m'éleva dans ses bras, lia mes pieds et noua mes ailes à travers mon dos et puis m'emporta au terrain d'une résidence majestueuse où je me trouvai en cage et encore une fois prisonnier. Dans un bol il y avait de l'eau ; dans un autre du blé ; mais pendant plusieurs heures je refusai de manger ou de boire. Mais la faim et la soif sont de puissants dompteurs : à l'aube du jour, je mangeais du blé et buvais de l'eau Comme je le faisais, l'homme qui m'avait capturé s'avança avec un camarade — : « Cela va bien, dit-il, on m'a ordonné de tuer le paon sans endommager ses belles plumes, car il est destiné à être le plat de centre au festin du mariage prochain — C'est pourquoi j'empoisonnai le blé. »

En entendant ces mots, je cessai de manger, mais il était trop tard : je sentis qu'un feu intérieur me consumait, puis tout devint obscurité. Ce qui arriva immédiatement après mon décès, je l'ignore, tout ce que je sais est que lorsque je m'éveillai à la conscience, j'étais une grosse fourmi, plus forte et plus tyrannique que mes semblables, cherchant à maîtriser les fourmis moins grandes que je méprisais et sur lesquelles je mis des fardeaux qui étaient trop lourds pour elles.

Enfin ayant lutté contre mes égaux supposés, ayant martyrisé mes inférieurs je devins par droit de puissance, le monarque de la fourmilière. Là je régnai suprême, jusqu'à ce que subitement notre habitation délicatement construite fut inondée avec de l'eau bouillante, et je péris au milieu de milliers et de dizaines de milliers de mes sujets et les fourmis qui restaient me rejetèrent avec la masse des fourmis mortes qui bientôt fut comme un sombre tapis autour de la fourmilière dévastée.

Mes capacités et mon expérience dans le monde des insectes avaient évolué en moi un certain savoir-faire jusqu'ici inconnu ; je n'invoquai plus le nom d'Anubis, mais me fiai en mes propres ressources et en mon propre savoir-faire. J'observai dans l'obscurité de la nuit qu'une certaine luminosité s'élevait de la masse des fourmis mortes et, en examinant la cause, je vis que quelque chose de semblable à une fine brume légèrement lumineuse montait de chacune d'elles; après quelque temps, je reconnus que cette brume était de la raréfaction du sous-degré du degré nerveux, lequel degré reposait en permanence avec mon corps dans le tombeau que j'avais fait. Avec cette belle brume, alors moi, Obnus, me vêtis, et après m'être reposé pendant très longtemps dans une caverne dans les profondeurs de la forêt fossilisée, je me rendis à une capitale Européenne où l'état de fiévreuse activité des habitants favorisait mes plans. Là, à l'aide de sociétés d'hommes et de femmes qui sans connaissance ou puissance évoquent des

entités raréfiées, je réussis à attirer au plus dense moi nerveux premièrement un enveloppement aurique et ensuite un enveloppement matériel physique : et en raison de mes capacités, de mon expérience, de mes indomptables et constants désir et volonté, et de mon expérience pratique de la vie d'homme, de quadrupède, d'oiseau et d'insecte, je suis maintenant dans une position qui me donne droit à la plus précieuse de toutes les possessions, celle de mon moi intégral.

Ainsi moi, Obnus, je suis par ma propre puissance indépendant également des Dieux et des chiens. En outre, la satisfaction a été comme une panacée pour mes excès, et je sais que ce n'est pas dans le schisme mais dans l'unification que sont la sureté et le progrès sociaux.

Souvent par mon pouvoir d'extériorisation, je visite les principaux hommes de la terre pendant leur sommeil et alors ils rèvent qu'ils entendent une voix qui dit : « L'Intelligence est l'unique classificatrice légitime. »

La marée de ma vie sur laquelle aucune peine ne demeure fut légèrement troublée une fois seulement, lorsque je me trouvai regarder une momie que je reconnaissais comme ma forme qu'Anubis avait autrefois gardée ; mais en l'examinant, je constatai qu'aucune trace du sous degré de mon être nerveux n'y était plus, et quand un pieux observateur, qui se tenait debout à côté de moi en regardant mon ancien enveloppement remarqua — : « Les cendres aux cendres ; la poussière à la poussière ». Je répondis de bon cœur — : « Monsieur vous l'avez deviné. »

FIN

QUESTIONS

—

I

« J'admire et je révère la haute philosophie que *la Revue Cosmique* et *la Tradition Cosmique* nous dévoilent, mais je ne puis pas accepter que l'immortalité intégrale dépende de la conservation d'un *morceau de débris d'ossement* ou *d'un cadavre* ».

— D'accord. D'ailleurs *la Tradition Cosmique* n'enseigne pas cette illogique et absurde théorie. Ce qu'elle soutient est que la conservation du corps nervo-physique non mutilé, de quelqu'un qui est dissocié à une phase spéciale de son évolution est, sous certaines conditions, non seulement désirable, mais essentielle, pour le bien-être de l'individualité intégrale : en effet lorsque le corps nervo-physique est conservé ainsi que le sous-degré du degré nerveux, qui est de la raréfaction la plus voisine et qui, entre toutes les parties de l'être composé est généralement la plus imparfaitement évoluée, ce sous-degré demeure dans son habitation et est le gage de la resurrection du corps. Ce n'est ni le temps, ni le lieu de définir la phase d'évolution ou les moyens de conservation ; il suffit de rappeler aux mentalités de nos lecteurs que les principales personnalités dont le souvenir est conservé par la Tradition étaient des chefs hiérarchiques ou des hommes choisis comme représentants terrestres, et par conséquent bien que non séparés de l'humanité, cependant élevés par leurs

capacités et leur évolution au-dessus du niveau de l'humanité. Quant au *débris d'ossement* et aux *cadavres* de la collectivité il n'importe nullement, sauf à ceux dont la tendresse les tient en affectueux souvenir, qu'ils soient voilés de la vue par la terre ou par la mer ; mais il n'en est pas de même à l'égard de la crémation ou d'aucune autre subite et violente dissociation de particules, qui, si le degré nerveux de l'état physique est partiellement évolué, peut être pour lui une cause d'affaiblissement et de trouble.

II

« Quelques-uns des juifs soutiennent que Jésus de Nazareth n'a jamais existé : d'autres soutiennent qu'il était un faiseur de miracles. Quel est l'enseignement de l'ancienne Tradition à son sujet ? »

— Autant que nous le sachions, aucun enseignement de cette nature n'existe. Nous prenons cette opportunité de constater que *la Revue Cosmique* ne traite que de la Tradition fondée au moins sur des hypothèses logiques ou sur un symbolisme qui ne dévie point : pour cette raison tandis que nous ne désirons pas ébranler aucune croyance sincère, nous ne pouvons pas consciencieusement dévouer notre *Revue* à l'étude d'un individu à l'égard duquel les principaux et supposés contemporains enregistreurs se contredisent les uns les autres et font tant d'assertions illogiques. Une autre raison est qu'actuellement la soi-disant religion, pour la plupart, n'est que le masque de la politique et que la grande majorité du monde penseur ne se soucie guère de savoir si le Dieu ou l'homme individuel qui forme son noyau a existé ou non.

III

« J'ai été très impressionné par certains articles que j'ai lus dans *la Revue Cosmique*, mais j'ai été élevé dans la foi chrétienne et je ne sens pas que je puisse changer ma religion pour une autre ».

— *Vous avez tout à fait raison*. Aussi longtemps que vous sentez le besoin d'une religion, tenez-vous à celle dans laquelle vous avez été élevé : *Better to bear the sorrows that we have than fly to others that we know not of.* (Mieux vaut supporter les douleurs que nous avons que nous envoler vers d'autres que nous ignorons.)

Si vous devenez assez fort et assez libre pour embrasser la philosophie, vous cessez nécessairement d'appartenir à une religion ou à un culte : en attendant, servez-vous de votre intelligence et observez les axiomes les plus purs inculqués par votre culte, comme par exemple *la culture des vertus de la sincérité et de l'humanité, et l'observance de la charité.*

IV

« Voulez-vous avoir la bonté d'expliquer la signification du mot *sentientation*. »

— La sentientation implique l'emploi des sens collectifs. Le mot est adopté comme la meilleure traduction que nous avons pu trouver dans le langage européen pour exprimer cette signification. Par exemple, si un sensitif s'extériorise

de sorte qu'il entre dans un degré ou état plus raréfié en pleine conscience et dans la plénitude de toutes ses facultés, il est dit non pas qu'il voit, entend, touche, sent, etc. mais qu'il sentiente son entourage, comme quelqu'un dont les organes des sens nervo-physiques sont sains sentiente (ou est responsif envers) les lumières, les sons, les odeurs, les saveurs et les contacts. Le mot *sentientation* s'applique aussi fréquemment aux sens endormis ou non évolués.

V

« Ma petite fille qui est aussi mon héritière, et est orpheline, demeurant avec moi, je suis très désireux de la voir mariée de sorte qu'en cas de transition, je puisse la laisser avec des soins et une protection ; d'autant plus que je suis convaincu que la continuelle présence, la constante surveillance et les soins de la part d'un homme honorable et affectueux seraient très profitables à ma petite fille qui est une charmante fille de dix neuf ans, et, quoique saine de mentalité et de corps, d'une constitution délicate et sensitive. Néanmoins, quoique généralement aimable et douce, elle refuse avec persistance d'accepter les prétendants qui par leur état social et moral aussi bien que par leurs sérieuses et estimables qualités sont à mon avis propres à lui donner le bonheur et le bien-être que je désire si ardemment pour elle. Ce qui m'afflige spécialement, est que je crains que ma petite-fille ne soit attachée à un pauvre artiste-peintre qui nous fut recommandé par un ami pour faire des esquisses dans mes terres et dans le voisinage qui est extrêmement pittoresque : et bien qu'il

n'y ait pas d'objection fondamentale contre le jeune artiste personnellement, cette alliance n'est pas convenable pour moi. Une autre chose qui me chagrine est que je sens que cette différence d'opinion m'éloigne de l'unique être qui me reste à aimer sur terre et que cet éloignement s'accroit chaque fois que j'insiste sur les qualités admirables de l'homme que j'ai choisi. Pouvez-vous me donner quelque aide pratique et immédiate dans cette matière à l'égard de laquelle je sens que j'aurai votre sympathie ? »

— Notre conseil est : N'insistez pas.

La Philosophie Cosmique enseigne que le suprême droit de la femme est de choisir son compagnon et le père de ses enfants ; une épouse est beaucoup plus heureuse avec l'époux de sa sélection qui est moins parfait qu'avec un véritable chef-d'œuvre de perfection qu'on lui a imposé. Certainement en des cas extrêmes tels que celui de maladie mentale, morale ou physique, apparemment incurable, et surtout de maladie héréditaire, ceux qui se soucient de leur bien-être ont le droit de faire leur possible pour dissuader une jeune fille d'une telle union à la fois pour pour son propre bien et pour celui de la collectivité, pour le bien-être et la santé de laquelle la perpétuation de telles maladies est contraire ; mais ce cas est le seul où il soit légitime ou désirable d'intervenir.

Des parents et tuteurs feront bien de se souvenir que ce ne sont pas eux, mais la jeune fille, leur parente ou pupille, qui foulera l'ardu sentier de la vie avec son compagnon et qu'ils sont incapables de juger des qualités essentielles à ce compagnon au point de vue de la jeune fille, puisque leur âge, leur position et leur expérience de la vie etc, rendent cela impossible.

Nous ne pouvons imaginer (et spécialement à l'égard d'une sensitive) aucun ennui aussi grand que la perpétuelle et inévitable présence d'un homme avec qui elle n'est pas en affinité ; et c'est une étrange anomalie que ceux qui sacrifieraient beaucoup pour épargner à une

jeune fille toutes souffrances moindres, morales et physiques, remuent ciel et terre pour lui infliger la suprême souffrance, l'union non sympathique. Il est illogique que ceux qui ont si soigneusement gardé leur fleur humaine socialement et moralement immaculée, couronnent leurs efforts en la forçant de prendre une place où elle doit nécessairement endurer une mort vivante, ou trouver une issue pour cette force la plus puissante, parce que la plus naturelle et essentielle de toutes les forces (laquelle puissance est proportionnée à l'evolution individuelle), *la satisfaction pathétique !*

VI

« Tandis que la force, la beauté et la véracité de la Philosophie Cosmique dont la partie pratique est si clairement démontrée dans les dix-huit axiomes de la base, deviennent de plus en plus évidentes, nous pensons que vous serez en accord avec nous en pensant qu'il vaut mieux ne pas la donner *au peuple*... »

Comme cosmosophes nous ne pouvons suivre le raisonnement de notre correspondant. Accoutumés à regarder les choses cosmiquement et non personnellement, en philosophes non sectaires, *pour nous l'humanité dans toutes ses étapes variées de développement est une et indivisée comme la lumière ou intelligence qui y habite est une et indivisée.* Si par le mot peuple est signifiée « la multitude des hommes qui forment une communauté », alors tous sont le peuple : si ce terme signifie les membres les moins importants d'une communauté, la question se présente : « Où est la ligne de démarcation ? »

Prenez par exemple « le peuple » d'une ville. En temps

de paix et de prospérité ceux qui n'occupent aucun office d'importance et qui ne sont distingués ni par la naissance, le talent ou la richesse, forment le peuple : mais dès que l'état d'équilibre est dérangé, les conditions subissent un changement radical : par exemple, si la ville est assiégée les soldats montent à la première importance. Si un incendie menace de détruire la ville, les pompiers prennent l'avant. S'il y a une famine, ceux qui peuvent nourrir les affamés sont prééminents : et ainsi de suite. Ce terme de peuple, employé en ce sens, est indéfini et relatif. Autant que nous sachions, il n'y a rien dans les Axiomes de la Base qu'il vaille mieux ne pas donner à l'humanité universelle ; de ces axiomes, quelques-uns n'ont jamais cessé d'être observés par des êtres terrestres autres que l'homme et auxquels il prétend être supérieur, comme par exemple en prenant les axiomes applicables savoir les III, V, VI, X et XV qui suivent dans leur ordre :

Le culte de l'homme, tel qu'il est fréquemment volontairement pratiqué par le chien et l'éléphant ; le non gaspillage de force, la relative exemption d'excès, la co-égalité des sexes, la non anathématisation des nouveaux-nés, la non reconnaissance du mal.

Des douze axiomes qui restent, les quatre premiers et les axiomes IX et XVII sont principalement d'intérêt pratique pour l'homme évolué et le reste des axiomes regardent le bien-être de tout l'être. A l'égard du XVI[e] axiome (tant discuté) : « *Il n'y a qu'une royauté, qu'une aristocratie, celle de l'Intelligence,* » c'est une loi naturelle tellement cosmique ou universelle qu'autant que nous le sachions il n'appartient qu'à la soi-disant civilisation d'avoir subi une confusion telle qu'elle fasse par les nuages du non naturalisme amassés autour d'elle, exception à cette règle : En outre si, comme notre correspondant le constate, la force, la beauté et la véracité de la Tradition et de la Base de la Philosophie Cosmique est évidente, par quel motif, pour quelle raison, par quelle autorité un Canut doit-il s'autoriser, le sceptre en main, à déclarer à la marée intellectuelle montante : « Tu viendras jusque là et pas plus loin. » L'instinct de laisser la soi disant religion et la soi-disant moralité à leur

statu quo appartient à ceux qui, se trouvant sur un tas de fumier sur lequel est éparpillée une couche de terre, le foulent doucement et s'abstiennent de l'usage de cannes, comme c'est le droit de ceux qui se contentent de regarder la vie comme une promenade passagère. Néanmoins jusqu'à ce que les écuries d'Augias soient nettoyées, les bœufs, le symbole de la force, ne peuvent pas prospérer et lorsqu'on se souvient que les ordures qui se sont graduellement accumulées ne sont pas celles de 300 animaux, pendant le cours de trente années, mais celles de plusieurs millions à travers les temps historiques, on comprendra que quelques seaux de l'eau de la vengeance ou un ruisseau de sentimentalité soient impuissants à les nettoyer. *Seule la forme hiérarchique ou sociale de l'éducation et l'évolution collective qui la suit peut effectuer cette œuvre salutaire.*

Le plus prudent, le plus timide des aspirants, n'a pas à craindre l'effet du détournement du cours de l'Alphée du pathétisme et du Penée de l'intelligence à travers les écuries d'Augias de la moralité politique, sachant que la vérité est immortelle et que par conséquent seulement ce qui est faux ou imparfait peut périr. Le terme *moralité politique* est employé sciemment parce que ce qui est appelé moralité est la plupart du temps simplement la politique, où de la plante du pied au sommet de la tête il ne se trouve aucune santé : par exemple à l'égard de la question controversée des sexes, aux couleurs de caméléon et présentant sa tête d'hydre en chaque stalle des écuries, ce n'est pas la chasteté, mais l'acte de cacher soigneusement le manque de chasteté qui est pratiquement imposé par « *la trinité* », ce n'est pas la pudeur, mais l'économie politique qui est la raison d'être des soins de l'Etat au sujet de l'intrusion des petits rejetons d'humanité dans le monde de l'être individuel sans un passeport légal ; s'il en était autrement, la loi à l'égard de l'homme et de la femme qui osent former un être à leur propre similitude sans un certificat serait la même : tandis qu'actuellement la femme sur qui toute la souffrance physique tombe est obligée de supporter la souffrance sociale aussi, tandis que son com-

pagnon est non seulement reçu dans la société, mais regardé comme un membre de société plus ou moins intéressant selon ses capacités. Il a été maintes fois demandé : « Ne serait-ce pas un grave danger pour la société en général que d'enlever la crainte de la punition après la mort que la religion « chrétienne inculque si vigoureusement ? »

Or la doctrine de chaque religion n'affecte que ses adeptes et d'autre part le violateur le plus persistant et délibéré de la charité n'a qu'à avouer sa transgression (déjà prouvée indubitablement et à exprimer sa contrition pour obtenir un légal passe-port à la région céleste indéfinie dont le « pêcheur d'hommes est supposé garder les clefs » : la classification mentale de telles questions est donc difficile. Depuis le temps de l'Empereur Constantin, c'est-à-dire depuis 1569 ans, la politique sous les masques de la religion et de la moralité a régné suprême, noblement supportée par les poteaux, la torture et les prisons et des entraves ou des coercitions variées et multiples, morales et physiques. Et le résultat de ce règne de 1569 ans est que la société est un vaste hôpital moral et physique, dans lequel les troupeaux deviennent faibles et périssent, ou une écurie d'Augias dans laquelle les forts luttent et s'efforcent jusqu'à ce que leur force soit épuisée pour partager ensuite le sort des troupeaux. Loin de dégrader l'humanité, il est constaté avec joie qu'il y a beauconp de gens qui par leur penchant atavique ou individuel façonnent naturellement leurs vies selon les larges contours de la Charité, et que la grande majorité, si elle n'est pas encore arrivée à cet état de développement, demeure dans le dortoir d'hôpital ou dans l'écurie parce qu'elle ne peut pas trouver le moyen de s'en échapper. Ce qui est constaté est que les premiers seraient au moins ce qu'ils sont et probablement beaucoup plus avancés si des choses telles que les non naturelles et multiples lois et règles des cultes, des codes et des coutumes n'avaient jamais existé et que si le grand nombre en avait été libéré, beaucoup se seraient évolués parce que *l'homme qui vêt et manifeste l'Intelligence. est par nature un amant de la lumière et non de l'obscurité : de la liberté et non de l'esclavage ; de l'harmonie et non de la discorde; de*

l'unification et non de la division. Par conséquent, si l'humanité avait été éduquée de telle façon que ses facultés et capacités eussent poussé librement et dans la jouissance de conditions propres à leur perfectionnement, elle se développerait naturellement par la progressive évolution vers la perfection; mais ceci est impraticable aussi longtemps que les écuries du culte, du code et de la coutùme, établis par la politique, desquels la tyrannie et l'anarchie et tous les autres excès sont les tristes effets, restent non nettoyées. De même que pour des membres physiques il en est pour les membres moraux et intellectuels : ce qui est ligaturé et serré ne peut pas croitre ; et l'agonie du membre inutile affecte le corps entier. La liberté n'est pas la licence : ceci l'éducation et l'éducation seule le peut rendre apparent. En attendant, un coup d'œil d'en-haut donné sans préjugé sur la société démontrera que la licence, en gros, est le privilège non pas de ceux qui subissent la coercition, mais de ceux qui l'infligent, non pas des liés mais des lieurs : par exemple la majorité de ceux qui subissent la coercition et les ligatures ne peut pas, sous peine de punition et de perte, voler ou tuer ses semblables ; la minorité, ceux qui pratiquent la coercition et les ligatures, peut annexer les possessions de ceux qui sont ses inférieurs en force brutale ou en énergie et condamner à mort des milliers et des milliers qui sont les facteurs forcés de cette ANNEXION.

Si le XIIe axiome, les quatre suivants et l'axiome final de la Base de la philosophie Cosmique étaient pratiquement acceptés comme la Base Sociale, la plupart des excès et partant des misères dont l'humanité est actuellement la triste victime disparaitrait graduellement et sans violence comme l'obscurité de la nuit devant l'aube. La bienfaisante et magnifique œuvre d'éducation par laquelle et par laquelle seule peuvent être effectuées l'évolution et la révolution naturelles, et partant sans violence, n'est pratiquement possible que par l'initiative privée. Cest le premier échelon de l'échelle de la sociologie Cosmique et c'est pré-éminemment l'œuvre du Cosmosophe Psycho-Intellectuel ou Homme évolué, selon le IVe axiome. «Dans l'Etat Physique l'homme est le suprême évoluteur ».

Du reste longtemps avant que la *triune schismatisation de l'humanité existât*, le soph et ceux qui l'aiment étaient et quand la trinité chancelante sera passée à l'obscurité de l'oubli, le soph brillera comme le soleil ; et ceux qui l'aiment comme les planètes dans le firmament intellectuel à tout jamais. Il reste à chaque lutteur cosmosophe *pour l individualisation de l'intelligence* à évoluer la Lumière qui est son Illumination individuelle et immortelle, non seulement par amour de soi-même, car il n'est qu'une toute petite partie du corps unique hiérarchique ou social, mais pour l'amour de son semblable et de la collectivité des formations terrestres dont il est de droit le suprême èvoluteur.

SOUS PRESSE :

LES CHRONIQUES DE CHI

Le gérant, LEMERLE.

Saint-Amand (Cher). — Im. Exp. Pivoteau & Fils